



Le Boutillon de la Mérine

Numéro spécial octobre 2017



Yves, « schiffer » sur le Rhin

Pierre Péronneau

Ce récit est une histoire vraie, celle de mon beau-père, Yves Lebarbier. En 1943, il dut partir en Allemagne, au titre du Service de Travail Obligatoire (STO), et fut affecté comme « schiffer », conducteur sur une péniche naviguant sur le Rhin.

J'ai écrit son histoire à partir des nombreuses lettres qu'il envoya à sa famille, demeurant rue Berthonnière à Saintes. Nous étions très proches, lui et moi, nous avons une grande amitié l'un pour l'autre. Il n'aimait pas beaucoup parler de cette époque. Aussi c'est avec beaucoup d'émotion que j'ai écrit ces lignes.

Cette histoire est dédiée à ses enfants, Anne-Marie (mon épouse), Marie-Noëlle, Dominique et Marie-Paule, à ses petits enfants et à ses arrière petits enfants.

Enfin, n'oubliez pas de consulter notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon>

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)



Prologue

Je m'appelle Yves et j'ai vingt ans. On me dit souvent que c'est le plus bel âge dans la vie d'un homme. Mais avoir vingt ans en 1941, à Saintes, ce n'est pas ce que l'on peut rêver de mieux, car la ville est occupée et nous sommes soumis à la dictature de l'ennemi. Les Allemands sont arrivés le 23 juin 1940. Nous avons d'abord vu défiler un nombre impressionnant de réfugiés, des pauvres gens venus en majorité du Nord et de l'Est de la France. Ils nous ont raconté que l'armée allemande n'était pas loin.

Venant de Niort, les troupes se scindèrent en deux détachements. L'un se dirigea vers La Rochelle, et l'autre vers Saint-Jean d'Angély, Saintes et Royan.

Je me souviens de ce 23 juin 1940, car je travaillais chez un client, avenue Jules Dufaure, la route qui mène à Saint-Jean, Niort et Poitiers. C'est le bruit qui nous a fait sortir de la maison, et nous nous sommes rassemblés avec d'autres habitants pour regarder passer les soldats allemands. D'abord sont arrivés des militaires avec des side-cars, puis une interminable colonne de chars, d'auto-mitrailleuses, de camions et tout le matériel militaire.

On nous a raconté qu'il s'agissait de la 44^{ème} division sous les ordres du Général Siebert, qui défilait comme à la parade. Puis la troupe s'arrêta en bas de l'avenue, à hauteur des ateliers de Chemin de fer. Les tankistes sortirent de leurs tourelles, une tête de mort blanche peinte sur leurs casques. Ils regardèrent les badauds, dominateurs, fiers de leur force, comme s'ils les narguaient.

Ce fut pour nous un moment de silence et de tristesse, mais le sentiment de haine était palpable. Ces gens qui sont venus chez nous sans être invités, il faudra qu'un jour on les chasse à tout jamais.

Les Allemands ont envahi la ville et ont imposé leur « ordre nouveau ». Le drapeau à croix gammée flotte sur la ville de Saintes. Ils ont installé la Kommandantur rue du Général-Sarrail, et le siège de la Gestapo au numéro 2 du Cours Lemer cier.

Souvent je vois les militaires, sur la place Blair. Ils se promènent comme des touristes. Ils contemplent la Charente et se prennent en photo. Ils ont une attitude correcte, ce sont pour la plupart de simples soldats loin de leurs familles. Les pires, ce sont ceux de la Gestapo, toujours prêts à arrêter des gens sur simple dénonciation. Car les collabos s'organisent et tiennent le haut du pavé. J'en connais quelques uns, et j'espère qu'ils paieront lorsque la guerre sera terminée.

Je suis plombier-zingueur, dans l'atelier familial, en haut de la rue Berthonnière à Saintes. Je travaille avec mon oncle, André. En réalité, c'est moi qui « tiens la boutique ». L'oncle a perdu la main droite à la guerre de 1914, à cause d'un éclat d'obus. Il est question que la légion d'honneur lui soit attribuée pour ce fait d'arme. Il est encore agile avec sa main valide, mais il ne peut pas faire tous les travaux de plomberie.

Mon père, Abel (le frère d'André), est décédé en 1936 et ma mère, Suzanne, en 1939. J'ai la charge de mes jeunes sœurs, Yvette, qui a dix-huit ans, et Thérèse (la petite Tété), douze ans. Thérèse est fragile. Elle est née aveugle, et notre mère fit le vœu de l'envoyer faire sa communion privée à Lourdes si elle guérissait. Ce qui fut fait le 10 août 1938, et nous étions tous avec elle pour célébrer cet événement.

Nous vivons tous ensemble dans l'immeuble de trois étages qui comporte plusieurs appartements, au dessus du magasin et de l'atelier. Le premier étage est celui de mon oncle André, ma tante Madeleine, et leurs deux enfants (mes cousins), Pierre et Anne-Marie (que l'on appelait Annette). Moi je logeais au second, avec mes deux sœurs et mes parents lorsqu'ils étaient vivants.

Pierre a le même âge que moi, et nous nous entendons comme deux frères. Nous avons fait du scoutisme ensemble, et nous avons plein de souvenirs en commun. Mais lui a choisi de devenir prêtre et est entré au Séminaire. Moi j'ai hésité à faire comme lui. J'étais prêt à sauter le pas, mais j'en ai discuté avec le curé Bardet, de Saint-Eutrope, qui nous connaissait bien, Pierre et moi. Il m'a dit que je n'étais pas fait pour devenir curé, que ma vie c'était de me marier et d'avoir des enfants.

Alors j'ai continué à apprendre le métier de plombier.

Pierre est comme moi, il n'aime pas ceux qu'il appelle « les envahisseurs » ou les « verts de gris ». Nous en discutons souvent tous les deux. Nous avons vingt ans, nous ne pouvons pas accepter, passivement, que la vie se déroule sans que nous ne fassions rien pour lutter.

Des jeunes, que nous connaissons, ont déjà organisé la résistance, malgré les risques. Pour ma part, j'hésite car si je me fais prendre que deviendront mes deux sœurs ? Et le magasin ? Il faut continuer à vivre, il faut de l'argent. L'oncle, seul, ne pourra pas assumer. Pourtant un de mes copains, qui s'est engagé dans la Résistance, m'a demandé si je pouvais me charger d'amener une hélice d'avion dans un endroit qu'il me communiquerait, et j'ai accepté.

Avec mon cousin Pierre, nous avons donc transporté cette hélice, cachée dans un tuyau de poêle. Nous étions au début de l'année 1942. Notre premier acte de résistance. Ce n'était pas très malin, nous avons eu un contrôle. Nous avons été arrêtés, mais nous avons été relâchés, peut-être grâce à l'habit de séminariste de Pierre.

Mais si Pierre ne risque rien, j'ai peur pour moi. En octobre 1941 des jeunes ont été arrêtés et expédiés en Allemagne au titre du Service du Travail Obligatoire (STO) imposé par le gouvernement de Vichy, à la demande des Allemands. Je connais certains d'entre eux. Je ne veux pas qu'il m'arrive la même chose.

Car ce sont les hommes nés entre 1920 et 1922, pour l'essentiel, qui doivent obligatoirement travailler en Allemagne pour compenser l'insuffisance de main d'œuvre et « participer à l'effort de guerre ». Je suis en plein dans la cible, car je suis né le 18 mars 1921, et s'ils viennent me chercher je n'aurai pas le choix, il faudra partir.

Pour échapper au STO, j'ai pris mon vélo pour aller en Dordogne avec quelques copains. On nous a dit qu'il y avait des réseaux de Résistance. J'ai donné un peu d'argent à mes deux sœurs, que j'ai laissées aux bons soins de l'oncle et de la tante, j'ai reçu la bénédiction de Pierre, et je suis parti. J'étais caché dans une ferme.

Là-bas, je n'ai pas réalisé de faits d'armes remarquables. Je n'ai pas fait sauter des ponts, ni dérailler des trains, je n'ai pas tué d'ennemis. Mais j'ai eu l'impression d'être utile, de faire quelque chose pour mon pays.



Le magasin, 6 rue Berthonnière à Saintes (photo datant de 1912)

De gauche à droite : Alfred Lebarbier (père d'André et Abel), André Lebarbier, Augustine Bernard (épouse d'Alfred), Abel Lebarbier (père d'Yves, Yvette et Thérèse)



Chez les scouts
1 Yves Lebarbier
2 Pierre Lebarbier



Communion privée de Thérèse à Lourdes en 1938

- 1) Yves, en haut à gauche
- 2) Thérèse, au milieu du premier rang
- 3) Yvette, au milieu du second rang
- 4) Pierre, jeune séminariste, au premier rang à gauche
- 5) L'oncle André-Alfred
- 6) La tante Madeleine (épouse d'André-Alfred)
- 7) La cousine Annette, sœur de Pierre (elle s'appelle en réalité Anne-Marie)
- 8) Suzanne Lys, mère d'Yves, Yvette et Thérèse
- 9) L'abbé Bardet, curé de Saint-Eutrope de Saintes

ÉTAT FRANÇAIS

Département de la Loire-Inférieure

SERVICE du TRAVAIL OBLIGATOIRE

Recensement des Hommes nés entre le 1^{er} Janvier 1920
et le 31 Décembre 1922

AVIS

En exécution des prescriptions de la loi du 16 février 1943, portant institution du service du travail obligatoire, et du décret d'application du 16 février 1943, tous les français et ressortissants français du sexe masculin résidant en France et appartenant à l'une des 3 catégories suivantes :

- a Hommes nés entre le 1^{er} Janvier 1920 et le 31 Décembre 1920
- b Hommes nés entre le 1^{er} Janvier 1921 et le 31 Décembre 1921
- c Hommes nés entre le 1^{er} Janvier 1922 et le 31 Décembre 1922

sont astreints à se présenter, sans délai, à la mairie de leur résidence, en vue de leur recensement.

Cette présentation devra se faire entre la date de la parution du présent avis et le 27 février dernier délai.

En ce qui concerne les jeunes gens ayant leur résidence dans la Ville de Nantes, un avis publié dans la presse locale, fixera le lieu, l'heure et l'ordre des convocations.

Tous les jeunes gens devront être munis de leur carte d'identité et de leur carte d'alimentation, et le cas échéant, de leur livret de famille, de leur livret militaire, d'une attestation de leur employeur, de leur permis de conduire et de leur livret universitaire (ou certificat d'inscription dans une faculté ou école).

Il est rappelé que toute personne qui enfreint les présentes dispositions est passible d'un emprisonnement de 3 mois à 5 ans et d'une amende de 200 à 100.000 francs, ou de l'une de ces deux peines.

Le Préfet
PH. DUPARD.

1943

L'arrestation, et le départ en Allemagne

Je suis revenu à Saintes en mai 1943. Je m'inquiétais, je voulais revoir mes sœurs, et m'assurer que tout allait bien pour elles, car je n'avais pas trop de nouvelles, je leur avais raconté qu'il valait mieux ne pas m'adresser de courrier, par mesure de sécurité, à cause de la censure. Je me suis caché, j'ai pris toutes les précautions pour ne pas me montrer dans les rues de la ville. J'envisageais de rester quelques jours sans me faire remarquer et de repartir en Dordogne.

C'est alors que j'ai été dénoncé, avec plusieurs copains. Nous connaissons le nom du collabo qui nous a donnés. Nous avons juré que, si nous revenions vivants de cette affaire, nous irions le chercher pour le jeter dans la Charente. A vingt ans on ne doute de rien !

Après quelques jours passés dans un camp au sud du département, le 31 mai 1943 il a fallu faire les adieux à la famille en larmes. Thérèse, surtout, n'arrêtait pas de pleurer. C'est logique, depuis la mort de nos parents, j'assume auprès d'elle à la fois le rôle de grand frère et de père. Elle allait perdre ses repères. Yvette avait moins de chagrin. Elle est plus âgée que sa sœur et pense surtout à s'amuser. Quant à moi, je tentais de faire bonne figure, mais je n'en menais pas large.

J'ai pris une valise dans laquelle j'ai mis quelques vêtements de rechange et des affaires de toilette. On nous a conduits à la gare de Saintes, et on nous a mis dans le train pour l'Allemagne. J'avais peur que nous soyons parqués dans des wagons de marchandises, comme les prisonniers. Mais non. On nous a offert des voitures de voyageurs de troisième classe, comme si nous partions faire du tourisme. Avec des guides en uniforme chargés de nous accompagner jusqu'à notre destination finale.

Qu'il fut long ce voyage, avec des arrêts dans chaque gare, pour récupérer des jeunes qui, comme nous, étaient embarqués pour la grande Allemagne : Saint-Jean d'Angély, Niort, Poitiers, Tours, Orléans ...

Nous étions plusieurs, de toutes catégories sociales, en partance vers une aventure forcée. Chacun réagissait à sa façon. Certains fanfaronnaient et pensaient trouver, en Allemagne, une vie meilleure qu'en France. Mais la plupart d'entre nous avaient le cafard. Les gars de la campagne étaient désolés de partir alors que la période des grands travaux dans les champs allait commencer. Les ouvriers n'étaient pas certains de retrouver leur travail s'ils avaient la chance de revenir un jour. Quant à moi, je ne me fiais pas à la propagande française et allemande, qui promettait à ceux qui partaient un vrai travail rémunéré, exercé en toute liberté. Il y a des travailleurs volontaires qui sont partis, alléchés par les promesses, mais il paraît qu'ils ne sont pas mieux lotis que les « travailleurs obligatoires ».

Pour passer le temps, pendant le voyage, nous avons joué aux cartes, regardé défiler les paysages, nous avons discuté sur ce qui nous attendait là-bas. Nous n'en avions aucune idée, car nous n'avions pas de nouvelles des camarades partis avant nous.

On nous a simplement raconté que la plupart des hommes seraient affectés dans des usines, pour remplacer les ouvriers « priés » de rejoindre l'armée allemande. Et d'après les informations qui circulent sous le manteau, les alliés commencent à bombarder ces usines pour diminuer les moyens de production et affaiblir le régime. Il y aurait déjà eu de nombreux morts parmi les Français.

Nous n'étions sûrs de rien, mais toutes ces histoires nous faisaient gamberger, et le moral en prenait un coup. Qu'allions-nous devenir ? Quand pourrions-nous rentrer chez nous ? Quel sort nous serait réservé ? Pendant la journée que dura ce voyage jusqu'à Paris, nous avons eu le temps de nous poser beaucoup de questions.

Arrivés à Paris, nous fûmes hébergés dans une caserne. Puis on nous emmena à la gare de l'Est, et « En route ! ». Nous traversâmes Compiègne, Saint Quentin, et toute la Belgique : Charleroi, Mons, Namur, Liège ... Il faut reconnaître que pendant ce long voyage, nous avons reçu une nourriture à peu près correcte.

Le mercredi 2 juin, nous nous sommes arrêtés à Aix la Chapelle, où un premier tri fut effectué. Avec cinquante autres « volontaires !!! », je fus « sélectionné » pour continuer le voyage jusqu'à Cologne, que nous atteignîmes aux alentours de trois heures de l'après-midi. On nous parqua dans un camp, en attente de notre affectation définitive.

Le lendemain jeudi, nous avons pu visiter la ville, car nous sommes libres entre 14 heures et 19 heures. Elle est magnifique : des ponts superbes, de belles églises, et la cathédrale, une splendeur. Nous avons eu la chance de la contempler avant sa destruction partielle par les bombardements.

Nous avons pu rencontrer des prisonniers français, mais nous n'avons reconnu aucun Charentais. Ils enviaient notre situation, car nous bénéficions d'une certaine liberté, mais ils gardaient l'espoir. Ils pensaient qu'à la fin de l'année la guerre serait finie et qu'ils seraient libérés. Pour ma part, je n'en étais pas si sûr.

Je commence à écrire à la famille de la rue Berthonnière, mais il faut que je fasse attention à ce que je raconte à cause de la censure. En conséquence les Anglais qui continuent à pilonner le pays sont, dans mes lettres, des « terroristes ». Je sais que mes destinataires sauront faire la part des choses.

Dans mon prochain courrier, il faudra que je pense à demander à Yvette qu'elle m'envoie mon blaireau, que j'ai oublié d'emporter. Pour le moment ce n'est pas très grave, car je me laisse pousser la barbe, mais si je décide de la couper ...



Black and white photo of a crowd of people on a train platform, with people standing on the train cars. The photo is taken from a low angle, looking up at the train.

Photo internet

L'apprentissage du métier de « marin d'eau douce »

De Cologne, avec mes camarades d'infortune, on nous conduisit dans un camp à Würzburg, en Bavière, sur le Main. Et tenez-vous bien ! Moi qui n'ai jamais navigué, sauf sur la Charente pour la pêche aux pibales, je suis affecté pendant une quinzaine de jours dans une école de batellerie pour apprendre à conduire des péniches.

Certes, en raison de mes voyages sur le Rhin et les canaux il sera difficile à mes sœurs de me joindre par courrier, mais moi je pourrai leur écrire en espérant que mes lettres leur parviendront. Leur correspondance, je la recevrai certainement avec beaucoup de retard, mais tant pis. Si je reçois plusieurs lettres en même temps, ce sera un vrai bonheur, j'en ai besoin. Je leur ai adressé une « post-kard » en leur donnant l'adresse à laquelle elles peuvent m'écrire : Städt Lager Nord, Stube 6, Würzburg VII, Paradiesstrasse 4 A, Deutschland.

Paradiesstrasse, la rue du Paradis, les Allemands auraient-ils de l'humour ?

Dans cette école nous sommes environ trois cents élèves, dont des Hollandais qui sont arrivés juste après nous. Tous les métiers sont représentés : étudiants, instituteurs, typographes, employés de bureau etc. L'essentiel, nous a-t-on dit, c'est d'être costauds et suffisamment intelligents pour comprendre le maniement d'une péniche : c'est dans mes cordes.

On nous apprend à faire des nœuds de marin, à manier les avirons, à lancer les amarres, à lever l'ancre et à naviguer. Les enseignants sont des braves gars, des Lorrains recrutés de force. J'ai déjà fait deux voyages en remorqueur. Tout cela n'est pas très fatigant, et il me tarde d'être affecté sur une péniche.

Je vais voir du pays, sur tous les canaux d'Europe et je pourrai remplir mes carnets avec tout ce que je vais noter. Une vie rêvée ... si l'on peut dire. Car la Saintonge me manque déjà. Ceux qui ont navigué avant nous ont raconté qu'ils avaient voyagé dans toute l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, la Suisse et même la France : certains sont allés, paraît-il, jusqu'à Rouen. Ils nous ont assuré que nous aurions une vie de famille sur les péniches, avec la femme et les enfants du marinier qui, lui, serait mobilisé ailleurs. Et que la Fraülein, en principe, n'était pas farouche.

Mais quelle est la part de vérité dans tout cela ? Je pense que dans les propos de tous ces Français il y a beaucoup de vantardise.

Il faut bien comprendre que nous ne sommes pas des prisonniers mais des travailleurs, même si nous ne sommes pas volontaires. En conséquence on nous a précisé que nous serons payés, ce qui me permettra, je l'espère, d'envoyer un peu d'argent à mes sœurs. Nous recevrons également des cartes d'alimentation. Pour le moment on nous a attribué une petite allocation de 18 marks par semaine, ce qui est suffisant pour boire de la bière.

Car la bière, mes bons amis, elle est délicieuse. Nous éclusons chacun au moins une douzaine de verres d'un demi-litre, cela ne nous fait pas peur, et nous n'avons jamais l'impression d'être ivres ou malades. Simplement nous nous levons plusieurs fois dans la nuit !

Par contre, au camp, il pleut, il fait froid, et la nourriture n'est pas géniale : « kartoffel » (pommes de terre) le matin et patates le soir. Alors, avec quelques copains, nous avons dégotté, au village voisin de Zell, une petite auberge qui nous sert, en même temps que le coup de fusil, un repas sans tickets : cela nous coûte 1,50 mark, bière non comprise.

Nous sommes le dimanche 13 juin, cela fait presque deux semaines que j'ai quitté la France, et je n'ai toujours pas reçu de courrier.

Ce matin, je suis allé à la messe à Zell, et je me suis confessé. Le curé parle un peu français, et après la cérémonie nous avons discuté longuement. Ici le Clergé est large d'esprit : nous pouvons même manger avant de communier ! Plusieurs amis français et hollandais sont venus à la messe avec moi. Il est vrai qu'on s'ennuie tellement que pour certains la messe constitue une distraction.

Je profite de mes temps libres pour visiter Würzburg. Songez qu'il y a cinquante cinq églises dans la ville, sans compter les faubourgs. Je n'aurai peut-être pas tout vu avant la fin de notre stage. Il est prévu que nous quittons le camp le 21 juin.

Ce qui m'ennuie beaucoup, c'est de ne pas pouvoir assister au diaconat de mon cousin Pierre. Je viens de lui acheter une pipe, je lui enverrai lorsque j'aurai mon affectation.

Il me tarde d'avoir des nouvelles de la famille. Je vais écrire à la petite Tété (Thérèse), et je vais lui envoyer un cadeau.

L'affectation sur une péniche

Notre formation, rapide, est terminée, et nous sommes donc opérationnels. Après trois semaines d'études théoriques et pratiques, nous sommes aptes à naviguer.

Notre port d'attache est Duisburg. Je suis affecté sur une péniche de la Compagnie de navigation Harpen, avec un autre français, car il faut que nous soyons deux par bateau : c'est un instituteur des Deux-Sèvres. Ces bateaux n'ont rien à voir avec les gabares qui naviguent sur la Charente, ils font près de cent cinquante mètres de long. Je ne suis pas « batelier de la Volga », mais « schiffer sur le Rhin » !

Les bureaux de la Harpen sont à Ruhrort, qui est le port fluvial de Duisburg, au confluent du Rhin et de la Rhur.

Le capitaine du bateau est sympathique. Nous sommes seuls avec lui, car sa femme et sa fille de neuf ans sont pour le moment à leur domicile de Mannheim.

Nous sommes bien logés sur la péniche. Nous avons chacun une chambre ripolinée en blanc. Il y a également une cuisine car nous faisons nous-mêmes notre popote. Nous sommes privilégiés, par rapport à ceux qui ont été affectés dans les usines : le grand air, la liberté, et un travail pas très fatigant. Nous nous contentons de conduire le bateau. Pour ce qui concerne le chargement et le déchargement (surtout du charbon), ce sont des prisonniers russes qui s'en occupent.

Lorsque la péniche est à quai, nous sommes libres. J'en profite pour faire du tourisme, car je suis curieux de tout ce qui m'entoure. C'est normal, je suis un Saintongeais qui n'a jamais quitté son pays natal, sauf pour de brefs voyages à Lourdes, et qui se retrouve, malgré lui, dans un pays étranger. Je veux voir ce qui s'y passe. Et je commence à apprendre la langue pour discuter avec la population.

Le problème, c'est que les « terroristes » anglais et américains lancent leurs bombes de plus en plus souvent. Et une péniche, sur le Rhin, elle se voit. Quand nous entendons les sirènes annoncer un bombardement, si nous sommes au milieu du fleuve, il faut jeter l'ancre, sauter dans un canot de sauvetage et se réfugier sur la berge ou dans un abri. Nous avons l'impression que sur terre les risques sont moins élevés. Mais ce n'est qu'une illusion, quand un bombardier lance ses pruneaux, le sol est arrosé sur plusieurs centaines de mètres. Et je prie le ciel pour être épargné.

Il faut cependant reconnaître que dans la journée il y a peu de risques. Les bombardements anglais ont lieu surtout la nuit. Ce sont les avions du Général Harris, que l'on appelle Harris la Bombe, qui font des dégâts. Le jour ce sont les Américains qui nous arrosent, mais c'est moins fréquent.

C'est souvent à une heure du matin que les sirènes sonnent l'alarme, que la DCA se met en action, et que nous entendons le bruit des avions avant qu'ils lâchent leurs engins de mort. Alors, il faut sortir du bateau et courir aux abris. De ce fait, la nuit je dors peu, dans l'attente probable du hurlement des sirènes et de l'arrivée des avions.

Lors d'un bombardement nocturne, notre « rafiot » a été endommagé. Nous avons réussi à le conduire jusqu'à Duisburg pour qu'il soit réparé. Je suis affecté sur une nouvelle péniche, la « Harpen 20 ».

Nous avons droit à quinze jours de permission tous les quatre mois. Si Dieu le veut, je pourrai peut-être en profiter pour venir rendre visite à la famille à Saintes, vers le mois d'octobre.

Mais je n'ai toujours pas reçu de nouvelles, et cela m'angoisse. Comment se passe la vie pour mes deux sœurs ? L'oncle et la tante s'occupent-ils bien d'elles ? Peuvent-elles manger à leur faim ? Autant de questions auxquelles j'aimerais bien avoir une réponse.

Heureusement que j'aime écrire. Chaque jour j'écris une, deux, parfois trois lettres, en espérant qu'elles parviennent aux destinataires, mais je ne suis certain de rien. J'écris à la famille, à mes sœurs, aux amis que j'ai laissés. S'ils reçoivent tout ce courrier, ils vont me prendre pour un fou ! Mais au moins ils sauront que je suis vivant.

Loin d'eux mais vivant.



Lettre à Thérèse

Quelque part sur l'eau, le 24 juin 1943.

Chère Tété,

Je suis sur l'avant de mon rafiote, bien plus joli que l'autre avant, car il n'est pas percé. Nous venons de passer Essen, et nous allons à Bottrop* chercher du charbon. Je t'assure que les puits de mine ils sont à touche touche. Dans quelques jours je vais partir pour Mannheim en passant par Cologne, Bonn, Koblenz, Mayence (regarde sur la carte). Le patron n'est pas encore fixé, on ira peut-être jusqu'à la Suisse, à Bâle. Tu parles, pour un type qui n'a jamais voyagé, si j'ouvre les yeux !

D'après mes calculs, je compte aller passer quinze jours à la maison vers le 15 octobre, et puis cet hiver, c'est-à-dire vers les mois de décembre ou janvier je pourrai peut-être ?? avoir un mois, un mois et demi. Car quand il fait très froid, les canaux sont gelés, donc pas de navigation. Alors priez le Bon Dieu pour que ça gèle !

Depuis quelques jours il fait très beau, je suis toujours en maillot de bain sur le pont. Bon j'arrête, car le patron m'appelle pour aller tenir le gouvernail car il est l'heure de croûter, et il faut manger chacun son tour.

A bientôt ma bonne Tété. J'attends de tes nouvelles. Je m'attends à en recevoir un drôle de paquet, une vingtaine comme les autres camarades.

Ton petit frère qui t'embrasse bien fort.

* A vingt kilomètres d'Essen.

Quelques parts sur l'eau
le 24 juin 1943

Chère Tété,

Je suis sur l'avant de mon rafiote
bien plus joli que l'autre avant
car il n'est pas percé je marche je
ne sais pas où nous venons de passer
Essen, nous allons à Bottrop chercher
du charbon je t'assure que les puits
de mine ils y a quelques choses. Ils vont
à touche, touche dans quelques jours
je vais partir pour Mannheim en passant
par Cologne, Bonn, Koblenz, Mayence
(regarde sur la carte) le patron n'est
pas encore fixé on ira peut-être jusqu'à
la Suisse à Bâle. Tu parles pour un
type qui a jamais voyagé si j'ouvre les

J'espère le bateau il l'a lainé à
Mannheim avec sa fille âgée de 9 ans
ou nous les reprendrons dans quelques jours

A bientôt ma bonne Tété j'attends
toujours de tes nouvelles. Je m'attends
à en recevoir un drôle de paquet
une vingtaine comme les autres camarades

ton petit frère qui t'embrasse
bien fort

Après le 24/7

Le grand trait bleu indique que la censure est passée par là ...

La vie quotidienne

Nous sommes le 8 juillet, et je n'ai pas le moral. Cela fait plus d'un mois que j'ai quitté la France et je n'ai encore reçu aucune lettre de mes sœurs et de la famille. J'espère que mes lettres arrivent bien à destination. Il paraît que le courrier est bloqué à Würzburg, où un camp va ouvrir le 15 juillet. Mon nouveau bateau, le « Harpen 42 », est amarré au port de Ruhrort.

La seule lettre que j'ai reçue, c'était le 30 juin, elle provenait d'une amie, Henriette. Certes cela m'a fait énormément plaisir, car elle me donnait des nouvelles de ceux que j'ai laissés à Saintes. Mais c'est surtout de mes sœurs que j'attends avec impatience des écrits. Pourquoi la missive d'Henriette m'est-elle parvenue, que font Yvette et Thérèse ? Cela m'angoisse. J'espère qu'il ne leur est rien arrivé de mal. Attendre le passage du « facteur » et pas de lettres, je gamberge dans ma tête. Que se passe-t-il ? Est-ce Tété qui, chargée de poster les lettres, garde l'argent des timbres ... ?

Pour le moment je n'ai fait que des petits déplacements : Dusseldorf, Mulheim, Mannheim. Il est question que je change de « rafiot », car on manque de personnel qualifié ... Tout le monde n'a pas été aux Écoles ! Je suis devenu quelqu'un d'indispensable ! J'espère être affecté sur un bateau plus grand, pour aller plus loin et faire une virée jusqu'en Hollande.

J'ai appris à compter en allemand, et je ne me fais donc plus arnaquer quand je vais acheter la nourriture. Je commence également à connaître suffisamment de mots pour tenir une conversation. Il y a quelques jours, lorsque j'étais en stage de navigation, je me suis rendu à la gare de Würzburg, et j'ai demandé un billet de troisième classe pour Duisburg. J'ai réussi à me faire comprendre, et je suis arrivé à destination.

Nous recevons un salaire de 35 marks par semaine (environ 800 francs français), mais une fois déduits les impôts et les assurances, il en reste 26. C'est à peine suffisant, car la vie est très chère. Ce sont les légumes qui sont difficiles à trouver. Et le savon : j'ai touché un morceau de savon d'environ cinquante grammes, soit trois centimètres de long, deux de large et un d'épaisseur. Et ce savon doit servir à me laver pendant un mois !

Pour le tabac, c'est le même problème, le paquet doit durer seize jours. Mais au bout de deux journées, avec ma pipe, c'est fini. Parfois on essaie d'en échanger aux prisonniers russes, mais c'est difficile.

Le 24 juin j'ai reçu mes cartes d'alimentation pour les quatre semaines à venir. Elles nous sont remises le 24 du mois, et dès le 15 du mois suivant cela devient difficile, il faut faire attention. J'en ai toute une palanquée, quinze en tout : pour le pain blanc, le pain brun, la viande, le lard, le beurre et le fromage, le sucre, le lait, les légumes, le poisson, la marmelade, le tabac. Au début j'étais complètement perdu. Maintenant, mes quelques mots d'allemand me permettent de ne pas mélanger le sucre et le fromage ...

Voici à quoi j'ai droit, pour un mois :

- 450 gr de sucre
- 300 gr de pain pour une journée
- 2 kg de farine
- 525 gr de beurre
- 320 gr de margarine
- 100 gr d'huile
- 600 gr de viande (par semaine) + 250 gr de lard
- 250 gr de café
- 250 gr de lessive
- 75 gr de savon

Il y a quelques jours, nous avons eu droit à des cerises ! Quand je dis que nous y avons eu droit, c'est exagéré. Il a fallu les payer : 52 francs le kilo. Vous vous rendez compte ?

Pour se nourrir, c'est un peu le système de la « débrouille ». Ainsi, il y a deux jours j'ai touché deux œufs et je me suis préparé une omelette à la purée de pommes de terre, c'était délicieux. Et le soir j'ai cuisiné un « parmentier » avec du saucisson. Le lendemain, c'était côte de veau, pommes de terre frites et salade. Avec un peu de viande et des patates on arrive à s'en sortir.

Souvent je vais dans une boucherie-charcuterie pour m'approvisionner. Je discute avec la patronne pendant au moins une demi-heure, et lorsque je quitte le magasin c'est avec un peu de viande obtenue sans ticket. Avec mon bavardage je la fais rire. Et le rire, les gens d'ici en ont besoin. Il ne faut pas croire que la vie est facile pour eux, même s'ils sont citoyens de la Grande Allemagne dominatrice. Les avions alliés leur font beaucoup de mal.

En plus la bouchère a une fille charmante. Si je raconte cela à mes sœurs, elles vont se moquer de moi et me « chambrer ».

Je vais à nouveau écrire à la famille pour demander que l'on m'envoie mon blaireau (je n'en ai toujours pas et la barbe pousse), de l'ail, du papier à lettre, des conserves de haricots, car les légumes sont hors de prix, des lacets pour mes chaussures, car les lacets en corde de papier ne tiennent pas longtemps, et une fourchette (j'ai cassé la mienne).

Je vais aussi leur dire de ne pas se priver pour moi. Certes, j'aurai beaucoup de plaisir à recevoir un colis, mais mes « rations » sont nettement supérieures aux leurs, car j'ai droit à des tas de choses auxquelles mes sœurs ne peuvent prétendre en France, notamment du pain blanc, bien que ma ration de 300 gr corresponde en volume à 100 gr de pain français.

Néanmoins, un petit colis ... ça fait plaisir ! Et cela permettra de partager avec le copain. Car jusqu'à maintenant il est seul à avoir reçu des provisions de sa famille, et il m'en fait bénéficier. J'ai un peu honte, mais j'en profite avec plaisir.

Ainsi, hier, grâce à lui nous avons fait bombance. A midi : soupe au lait avec du blé cassé dedans (blé du copain), charcuterie (elle est fameuse la charcuterie allemande), haricots (du copain), bifteck grillé aux oignons, bouillie au lait (avec la farine du copain), café et bière. Le soir : reste de soupe au lait, pommes de terre, haricots revenus dans du beurre, boudin, bouillie au lait, café, bière.

Mais ce n'est pas tous les jours comme ça. C'est pour cette raison qu'un colis me rendrait service. Pour avoir des produits de « chez nous » et partager.

Et le vin, le petit vin de Saintonge, ah qu'il me manque !

Le bombardement d'Essen

Dieu soit loué ! Le 21 juillet, presque deux mois après mon départ, j'ai reçu la première lettre de la famille, une lettre d'Yvette avec un petit mot succinct de Tété : « Bons baisers ». Elle aurait pu faire un effort, la petite peste ! Le moral est au beau fixe. Et j'ai changé de bateau. Je suis sur le « Kahn 10 », un des plus gros de la compagnie. Il arrive de Rotterdam. Le patron est sympa, il parle un peu français. Il m'a raconté qu'il avait suivi des cours au Cercle Saint Grégoire, j'ignore où c'est.

Nous sommes partis de Duisburg, et nous sommes amarrés à Essen pendant une dizaine de jours, pour charger du charbon que nous devons porter à Bâle. Les grues prennent trois tonnes de marchandises qu'elles posent délicatement sur le bateau. Les Russes se chargent du reste. Mais respirer la poussière de charbon n'est pas très agréable. Heureusement qu'il y a la bière. Les prisonniers russes n'ont pas cette chance. Ils sont maltraités et n'ont pratiquement rien à manger. Nous sommes heureux comparés à eux. Nous essayons de leur faire passer un peu de nourriture mais c'est difficile car ils sont très surveillés, et c'est « verboten ».

A proximité il y a un *Komando* de prisonniers français et nous les retrouvons tous les soirs. Ils travaillent dans les usines des environs, et question chahut, ils ne sont pas les derniers. Finalement, on entend parler français, plus qu'allemand.

Le paysage n'est pas très beau. Des usines à perte de vue. En faisant un tour complet sur moi-même, sur le pont du bateau, j'ai pu compter cent huit cheminées. Durant le voyage, nous avons franchi plusieurs écluses, qui n'ont rien à voir avec celles de Chaniers. Elles sont électrifiées, font 400 mètres de large, et en quelques secondes la péniche est soulevée de presque cinq mètres en hauteur.

Essen est l'une des métropoles de la Ruhr. C'est le berceau de la dynastie Krupp, et son développement est dû au charbon, à la sidérurgie et aux constructions mécaniques. Plusieurs de nos camarades français travaillent dans ces usines, pour compenser l'envoi d'ouvriers allemands sur le front russe. La région est donc très riche, mais elle est aussi très vulnérable. Cette concentration d'usines attire comme un aimant les bombes lâchées par les avions alliés.

Car la « bataille de la Ruhr » constitue un enjeu stratégique pour les anglo-américains. Depuis 1943, il y eut une série de 43 raids portant sur des objectifs situés entre Stuttgart et Aix-la-Chapelle, mais axés principalement sur la Ruhr.

On m'a raconté que le 5 mars 1943, une attaque sur Essen fut lancée par 442 bombardiers britanniques. Le secteur est fortement défendu et quatorze bombardiers ont été abattus. Mais grâce au système Oboe (système de localisation des objectifs destiné au bombardement aérien sans visibilité et utilisé par les Britanniques), la ville fut très durement touchée, et l'on peut apercevoir les résultats de ce cataclysme : de nombreuses habitations et usines en ruine. Les Allemands n'ont pas le temps de reconstruire qu'un nouveau bombardement remet tout en cause.

Dans la nuit du dimanche 25 au lundi 26 juillet, vers une heure du matin, l'alerte nous a réveillés. Avec le capitaine nous nous précipitons dans l'abri. Un quart d'heure après, la DCA commence à tirer, et nous eûmes droit à un bombardement de cinquante-cinq minutes. Un bruit effrayant, et des lueurs comme en plein jour. Mais combien y a-t-il d'avions ? Au moins deux cents ! Plus peut-être ! Et la DCA est impuissante. Les bombes tombent en jet continu. Dans l'abri, les enfants pleurent, les femmes également, les gens prient, et je prie avec eux. J'ai peur, je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie, je pense à la famille que je ne reverrai peut-être pas.

Enfin les avions se sont éloignés, et je suis vivant, Dieu soit loué. Lorsque tout fut apaisé, nous sortîmes de l'abri. Nous nous demandions ce que nous allions trouver dehors. Une vision d'apocalypse. Tout flambait : le dépôt de bois de mines, les navires et les péniches. Des flammes partout. Mon rafiot commençait à s'enfoncer et je suis monté à bord avant qu'il sombre pour sauver mes affaires personnelles. Il n'y a que ma pipe que je n'ai pas pu récupérer, une belle pipe courbe, victime du devoir au milieu des flammes.

Les pompiers sont arrivés avec retard et ont mis beaucoup de temps pour entrer en action, mais comme les avions avaient lancé des bombes incendiaires à retardement, il était difficile d'éteindre les feux. Nous les avons aidés, mais devant la pagaille nous étions impuissants. Nous nous sommes réfugiés sur une autre péniche qui, elle, était intacte. Nous fûmes très bien accueillis, et on nous offrit des sandwiches et des gâteaux jusqu'au petit jour.

Pendant ce temps, les bombes à retardement ont continué à exploser, un vrai feu d'artifice du 14 juillet. Le plus triste, c'est que nos pauvres amis prisonniers ont beaucoup souffert : quarante-sept morts.

Ce bombardement, avec des bombes de quatre tonnes et des bombes au phosphore de cinquante kilos fut l'un des plus violents subis par l'Allemagne jusqu'à maintenant. Et j'étais dessous. Mais je vais écrire vite à la famille pour la rassurer, car si elle apprend par les journaux qu'Essen a été bombardée, elle va s'inquiéter.

Au lever du jour, nous avons constaté les dégâts. De la ville de 600 000 habitants, il ne reste pratiquement aucune maison intacte autour du port et au-delà. Des ruines, des immeubles effondrés, et des pauvres gens errant, hagards, les larmes aux yeux, à la recherche d'affaires personnelles dans les décombres. La plus grande partie des habitants put se réfugier dans les abris, mais il y eut quand même des victimes.

Ils nous regardent avec des yeux tristes. Ce n'est pas à nous, les Français, qu'ils en veulent. Ils savent que cette tragédie n'est pas de notre fait, et que souvent nous les aidons dans leur malheur. C'est aux avions lanceurs de bombes qu'ils gardent leurs reproches, et peut-être plus encore à Hitler et à sa clique, qui les ont entraînés dans cette funeste aventure. Mais cela, ils ne peuvent pas le dire ouvertement.

Nous avons cherché en vain une boulangerie. J'ai demandé une indemnité pour les vêtements que je n'ai pas perdus. On verra bien. Je suis logé dans un hôtel aux frais de la Compagnie, en attendant qu'un autre bateau me soit attribué.

J'en profite pour écrire une lettre à la famille, qu'un copain qui part en permission va emmener. J'espère que bientôt ce sera mon tour de revenir en France pour quelques jours. En attendant, je vais tenter d'envoyer à Yvette un mandat de 1 000 francs.

Une nouvelle péniche

Après le bombardement d'Essen, je suis resté plusieurs jours sans affectation, logé sur une péniche désaffectée, à attendre un nouveau bateau. J'ai tiré mon ennui en m'occupant comme je le pouvais. Lorsque l'on n'a rien à faire, le temps paraît beaucoup plus long. En ce moment je n'ai rien à lire en français, je ne suis pas parvenu à me procurer des journaux. Le seul document en ma possession est mon livre de messe ! Mais j'en ai vite fait le tour et pour avoir des nouvelles fraîches ce n'est pas l'idéal !

Faute de lecture, j'ai pris des bains de soleil, car il fait très chaud en ce début du mois d'août, je me suis promené dans les rues de Duisburg, j'ai visité des églises, j'ai cuisiné, j'ai lavé mes affaires. L'objet le plus personnel et le plus précieux est le seau. Il sert à tout : à faire bouillir le linge, à se laver les pieds, à nettoyer les légumes ...

Sans ce bombardement à Essen, je serais à Strasbourg en ce moment. Mais avec mon futur nouveau bateau, j'espère que j'aurai d'autres opportunités, peut-être Rotterdam. Un camarade y est allé récemment pour transporter du sel de cuisine. Une péniche peut contenir cinquante wagons de sel. Si vous en manquez, à Saintes, je peux vous en envoyer ... Mais pour saler quoi, compte tenu de la pénurie ?

J'ai beaucoup écrit, pendant ce temps de repos forcé, au moins deux lettres par jour. J'ai rappelé à mes sœurs qu'elles m'envoient un blaireau, c'est urgent. Avec ma barbe j'avais l'air d'un porc-épic. Alors j'ai pris ma brosse à dents, je l'ai trempée dans de l'eau savonneuse et je me suis rasé. Par contre j'ai gardé une petite moustache, dans le genre de celle du gardien chef de la prison de Saintes. Ça fait « swing ».

Je leur ai demandé du papier à lettres. Je suis allé dans une petite ville à côté de Duisburg, et j'ai fait sept librairies, qui m'ont vendu chacune six feuilles. J'ai de quoi tenir quelque temps, car j'ai besoin d'écrire, c'est vital pour moi, afin de garder le contact avec ma famille et mon pays. Écrire, c'est continuer à vivre.

Car le moral n'est pas au beau fixe. Mon employeur a bloqué, provisoirement j'espère, toutes les permissions. Certains Français sont partis et ont oublié de revenir. Et ce sont les copains qui en pâtissent. Je me suis promis, si je réussis à en avoir une, de faire un voyage à Lourdes, à pied, depuis Saintes. C'est ma façon de demander à Dieu de m'accorder cette faveur. Mais je n'y crois pas trop.

Il y a avec moi, sur cette péniche désaffectée, un étudiant de Poitiers. Comme il n'a que vingt ans, il touche moitié moins d'argent que moi. C'est un noble qui porte un nom invraisemblable : Touvelle de la Poubelle du Cygne. J'écorche peut-être un peu son nom, mais c'est à peu près ça. Il m'a dit qu'il était Comte. Il n'a reçu de France ni lettre ni colis.

Cet étudiant aime faire la fête, mais comme il n'a pas suffisamment d'argent en poche, il passe son temps à ramasser, sur les trottoirs, les mégots de cigarettes. Le soir il récupère le tabac, qu'il vend à un prix exorbitant. Mais s'il trouve des clients, tant mieux pour lui.

Pour ce qui me concerne, ma ration de tabac est partie en fumée depuis huit jours, mais il est hors de question que j'en achète au jeune gars, c'est trop écoeurant. D'ailleurs, je n'ai plus de pipe depuis le bombardement d'Essen.

A Duisburg, toutes les horloges de la ville marquent la même heure, une heure et demie. Cela date certainement d'une « sarabande » d'escadrilles anglaises ou américaines qui a bloqué toutes les aiguilles. De ce fait, faute de connaître l'heure exacte, nous déjeunons parfois à 10 heures, d'autres fois à 14 heures. De Touvelle a bien une montre, mais seule la grande aiguille fonctionne : c'est un drôle de problème.

Une dernière chose. Le dimanche 1^{er} août, je suis allé à la messe de 8 heures et demie, et j'ai communiqué. La veille je m'étais confessé. Je crois que j'ai fait des confessions dans toutes les langues : en français, en allemand, en anglais et en latin de cuisine. Mais je copie mes confessions à l'avance pour éviter de me tromper !

Et le 5 août le moral est remonté en flèche. J'ai reçu plein de courrier, notamment une lettre d'Yvette datée du 20 juillet. Et j'ai enfin un nouveau bâtiment, un bateau-grue, le « Harpen 76 ». Je suis avec un autre français, Raymond, originaire du Périgord, et nous avons chacun nos appartements, lui à l'arrière et moi à l'avant. Le patron est au milieu, avec sa femme, Elsa, et une petite fille de huit ans qui s'appelle Ozola. C'est un jeune ménage : il a vingt-huit ans, et elle en a vingt-cinq. Ils habitent à Homberg, un quartier de Duisbourg, pas très loin du port de Ruhrort. Ils s'appellent Emmrich.

J'ai sur ce bateau, un « chez-moi ». Oh ce n'est pas grand, un peu comme les baraques des forains de la Saint-Eutrope à Saintes. J'ai deux pièces. La cuisine fait deux mètres sur un mètre cinquante, avec un évier, une cuisinière, une table pliante et une chaise. La chambre contient un lit, une table, une chaise et des placards partout.

Je suis donc libre, indépendant, et le soir, quand je veux sortir, il me suffit de fermer ma porte à clé. Quand je dis que je suis libre, c'est relatif, je préférerais bien entendu être rue Berthonnière à Saintes. Mais cette vie est préférable à celle des camps. Je prends mes repères, j'essaie de vivre ou de survivre, et de profiter de la vie en espérant la conserver le plus longtemps possible, et en pensant aux miens.

Tout se passe bien à bord, dans une bonne ambiance. La jeune femme nous a demandé si nous voulions partager leur repas. Avec le copain, nous avons accepté avec joie. Finies les galères avec les cartes de rationnement et la recherche de provisions. Il n'y a plus qu'à se mettre à table.

Le soir, quand nous rentrons, nous allons les retrouver à leur domicile et nous dinons tous ensemble à la même table. Ensuite nous jouons aux cartes et nous écoutons les informations à la TSF. Puis nous revenons à la péniche prendre « nos quartiers ».

Le capitaine et sa femme ont chacun des grands parents à la campagne, et s'approvisionnent en lard, mouton, veau etc. C'est comme en France, c'est la « débrouille ». Ce matin c'est Raymond qui est allé aux provisions avec le patron, la prochaine fois ce sera moi.

Par contre, si l'on a une nourriture abondante, on mange à l'envers. Ainsi aujourd'hui nous avons commencé par du flan, du pudding au lait, nous avons continué par la salade, les pommes de terre avec une sauce aux oignons, la viande, et nous avons terminé par le café. Hier à midi c'était riz au lait, très sucré, puis un plat où baignaient tout ensemble nouilles, pommes de terre, haricots et viande. Au début ça surprend, mais on s'y fait.

Je commence à parler un peu allemand. J'arrive même à expliquer au Capitaine les beautés de notre beau pays saintongeais. Cela le fait sourire, mais il semble comprendre ce que je lui dis.

J'ai reçu, avec huit jours de retard, le journal « L'écho de Nancy » : j'ai lu qu'il y avait eu une double noyade à Saint Georges de Didonne. C'est triste bien entendu, mais toute nouvelle du pays est bonne à prendre. Je vais écrire à Yvette pour qu'elle m'envoie un colis. Si elle pouvait mettre un peu de chocolat pour la gamine, cela lui ferait énormément plaisir. J'espère que je ne demande pas l'impossible, car je sais qu'en France aussi c'est une denrée qui est devenue rare.

Ce serait bien aussi, dans le colis, de mettre quelques bouteilles de parfum de pacotille. Car ici nous sommes un peu comme les missionnaires chez les Papous. Avec une bille de chocolat, on peut avoir un pain de trois livres, et avec le parfum le tarif est le même. Il existe un marché noir inimaginable sur ces bateaux, en fonction de la marchandise transportée, surtout quand ils reviennent de Hollande. Par exemple le café vaut 52 marks la livre, l'huile 60 marks le litre, le beurre 25 marks la livre etc. Moi qui ne gagne que 35 marks par semaine, je ne peux pas me permettre d'acheter tout cela.

Voilà. Nous sommes le dimanche 8 août 1943, et ce matin je suis allé à la messe avec la patronne, dans une église qui ressemble à celle de Fétilly, à côté de La Rochelle. Ici, contrairement à la France, on trouve beaucoup d'églises neuves.

Maintenant, c'est l'après-midi, et j'ai terminé ma correspondance. Je suis de garde sur le bateau, seul avec mon ennui. Le copain est parti en ville, car il sait où l'on peut trouver des filles. Dimanche prochain ce sera son tour de rester sur la péniche. C'est obligatoire. Ils ont certainement peur qu'on leur vole le navire !

Je suis seul sur ce bateau au milieu du Rhin, tout est calme, pas d'alertes, et je commence à avoir le cafard. Où sont les dimanches des petits camps de scouts, à Chaniers, Cognac ou ailleurs ? Et les dimanches en famille ? Tout cela me manque.

Dans mes lettres, je fais « bonne figure », je dis à mes sœurs de ne pas s'inquiéter, que d'autres sont plus malheureux que moi. Mais en réalité je suis triste, mélancolique. Le temps passe et l'horizon est bouché. Je ne vois pas quand je pourrai revoir ma famille. Certes je n'ai pas peur de mourir, cela peut arriver à tout moment, compte tenu des bombardements de plus en plus fréquents. Et si je meurs sous les bombes, je crois que je suis en accord avec Dieu, je vais à la messe et je me confesse régulièrement. Mais je pense à mes sœurs, qui se retrouveront seules. C'est pour cette raison que je m'accroche.

Pour meubler ma solitude, je vais quitter le navire et aller me promener.

Si quelqu'un passe et voit qu'il n'y a personne à bord, le patron n'aura qu'à me donner mes huit jours !

Lettre à Yvette

Homberg, le vendredi 13 august 43

Chère Yvette,

Hier au soir j'ai reçu une carte de toi. Ne t'amuse pas à envoyer des cartes représentant des paysages, c'est « verboten ». Seules sont permises les fleurs. Les jolis bateaux avaient été on ne peu plus barbouillés.

Ce matin je n'ai pas grand-chose à faire, pas de remorqueur. Alors j'en profite. Trois lettres cette semaine à la maison, et la semaine n'est pas finie ! J'espère que tu ne te plaindras plus que je ne t'envoie pas de nouvelles, ça ne me fait pas plaisir.

Ici c'est toujours pareil, tous les jours alertes, une, deux et parfois trois. Hier matin ça valait le coup d'œil. A 9 heures, alerte. Dix minutes après, un nuage, puis un deuxième, puis un troisième nous survolent. Je pourrais les évaluer à au moins 200 (avions). La DCA tire dans le tas, en un instant le ciel est tout tacheté, semblable à une peau de léopard, mais rien ne descend de là-haut. Ce n'était pas pour nous, hier. Peut-être savez-vous qu'ils sont allés avec un culot infernal bombarder Berlin en plein jour !

Pour la nourriture, ça va. Ces gens sont vraiment très aimables, je suis chez eux exactement comme chez nous. Le premier jour je ne pouvais m'y habituer, car ils ont des façons catastrophiques de manger les repas. Menu d'hier : le matin, riz au lait, nouilles, compote de pommes, pêches, saucisse à la choucroute, café. Essayer c'est l'adopter ! Les premiers jours tu trouves ça écœurant, puis on s'y fait. Tu sais bien qu'il ne me faut pas grand-chose pour me faire plaisir !

Et je suis certain que ton colis, que j'attends avec impatience, sera une grande joie pour moi. C'est formidable comme on est heureux de recevoir quelque chose de France quand on est si loin. Je sais que tu mets tout ton cœur pour me faire des colis ...

Dorénavant et jusqu'à inclusivement je n'écrai plus à Tété, je lui donnerai du « Bons baisers ». Apprends-lui une autre formule de deux mots ! Car ça fait quatre fois qu'elle me donne du « Bons baisers ». Je vois qu'elle n'a pas changé.

A bientôt, vous embrasse tous. Et bons baisers à Tété.

Toujours pas de colis

Nous sommes le 16 août 1943, cela fait deux mois et demi que j'ai quitté Saintes, et je n'ai toujours pas reçu de colis. Je ne sais pas ce que font mes sœurs. Ont-elles mis une mauvaise adresse ? Le copain vient de recevoir son deuxième paquet, en provenance du Périgord. Ses parents ont tué le cochon, alors nous avons fait bombance. Ils lui ont envoyé de la viande de porc dans des bocaux.

Il partage avec moi, et ce matin j'ai dévoré une andouillette. J'ai un peu honte, car c'est toujours lui qui invite. Moi je n'ai rien à lui offrir. Je vais à nouveau écrire pour qu'on ne m'oublie pas. Et je vais leur rappeler de prévoir des lacets pour mes gros souliers et des lames de rasoir avec le blaireau.

Il fait actuellement un temps superbe, soleil et chaleur. Les derniers sursauts de l'été ? On oublierait presque la guerre. Je suis en maillot de bain, torse nu sur mon bateau. Mais l'hiver arrive vite. Parfois dès le mois d'octobre la neige fait son apparition. Il faut qu'on m'envoie des lainages, un cache-nez, des grosses chaussettes.

Je l'attends vraiment avec impatience ce colis annoncé qui n'arrive pas. Ce qui me console un peu, c'est que je ne suis pas seul dans ce cas. Mais la vie est tellement chère que j'ai besoin de produits comme des légumes en conserve, des haricots etc. Et des produits de chez nous. Si vous saviez comme le pays me manque ! Je sais que je ne suis pas à plaindre par rapport à d'autres, qui sont prisonniers dans des camps. Mais le temps passe et je ne vois toujours pas venir la fin de cette guerre.

Je ne reçois pas d'allocations pour soutien de famille. Or je devrais y avoir droit, mes parents étant décédés, car c'est moi qui ai la charge de mes deux sœurs. Un copain qui a les mêmes problèmes a fait écrire par les siens au Bureau du travail, et il a obtenu satisfaction. Dans ma prochaine lettre, je vais demander à l'oncle et à la tante d'envoyer un courrier à La Rochelle (51 rue du Palais) au Bureau qui, en principe, défend les travailleurs partis en Allemagne.

Aujourd'hui c'est calme. Je suis à Homberg, et je vais partir à Krefeld ravitailler deux remorqueurs. La journée y passera.

Qui va lentement va sûrement, et viva la libertad !

Il y a un problème, cependant. Je suis toujours sur le même bateau, avec la même famille. Comme je l'ai déjà dit, nous sommes, le copain et moi, invités à déjeuner et à dîner chez le Capitaine. Mais depuis quelques temps, je n'y vais que pour le repas de midi.

Car le soir le patron est absent et nous sommes seuls avec la fraülein, la petite fille étant couchée. C'est alors que je me suis rendu compte de certains regards échangés entre le copain et la jeune femme. Ils s'arrangent pour se retrouver seuls et moi je suis là, comme un idiot. Ce cochon aurait pu me tenir au courant. J'attends qu'il m'en parle, mais il n'en fait rien.

Je suis surpris que le Capitaine ne se soit aperçu de rien. C'est toujours pareil, ce sont les principaux intéressés qui sont les derniers à être au courant. Cette histoire ne me gêne pas particulièrement, je ne suis pas jaloux, mais le soir je préfère dîner seul dans ma cabine. Je ne veux pas être mêlé à ces histoires, car on ne sait jamais quelles conséquences peuvent en résulter.

Je comprends Raymond. Loin de la famille, de son pays, il a su saisir l'occasion qui s'est présentée. Il aime la vie et les jolies filles. Il est beaucoup plus expansif que moi. La jeune femme semble y trouver son compte, alors tout est pour le mieux. Mais le patron est un brave gars, et j'en veux un peu au copain de lui jouer ce tour de cochon.

Encore une des conséquences de la guerre. Quand finira-t-elle ?

Lettre à la famille

Sur le Rhin, le 27/08/43

Cher oncle, chère tante,

En écrivant à mes sœurs, je vous mets un petit mot. Je sais bien que les lettres que j'adresse à mes sœurs sont aussi adressées à vous. Et bien je mène ici toujours la même vie, aujourd'hui ici, demain ailleurs. Je crois que c'est de beaucoup préférable à la vie de camp, car au moins j'ai un chez moi.

Oh ce n'est pas très grand, ça ressemble un peu aux baraques des forains de la Saint Eutrope ... Mais on se sent chez soi, ça me plaît de sortir faire un tour le soir, je ferme ma porte et je m'en vais.

Je fais maintenant la cuisine le soir chez moi, pour les raisons que j'ai dites à Yvette, je crois que c'était préférable.

Je ne veux pas vous donner le cafard, mais je ne vois pas la guerre finie tout de suite malgré les événements. L'Allemagne est un pays où les ressources sont encore immenses. Pour l'instant il est certain que leur aviation est un peu faible, mais

Avez-vous de la camelote ? Partout où je vais tout est fait avec des produits de remplacement : bois, carton bitumé, et parfois tôle galva. L'autre jour, c'est-à-dire la semaine dernière, Würzburg, où j'avais passé un mois, a été bombardée. C'est pourtant une ville hôpital. Je n'en étais pas loin, trente kilomètres à peine.

Je fais assez régulièrement le trajet Dusseldorf – Cologne – Bonn – Mayence – Koblenz – Schaffenburg – Würzburg. Et quelquefois Mannheim. Je n'ai pas eu beaucoup de veine car je suis tombé sur une compagnie qui ne va pas en Hollande.

Il faut espérer que le Bon Dieu fasse finir très vite cet immense fléau. Soyez certains que quand il s'agira du retour, je ne serai pas le dernier.

Embrassez Pierre et Anne.

Trois mois que je suis parti

Nous sommes début septembre. Déjà trois mois que je suis parti. Je garde l'espoir d'une permission pour le mois prochain, mais c'est aléatoire. On nous annonce que les frontières sont fermées, puis qu'elles sont à nouveau ouvertes. Que croire ? Je sais que le 8 septembre c'est le sous-diaconat de Pierre. Que je voudrais être avec la famille. J'ai énormément de chagrin, je penserai très fort à tous.

Dimanche 29 août, je suis allé à la messe dans un patelin au nom bizarre, et lundi, comme je ne travaillais pas, je suis allé au Kino, c'est-à-dire au cinéma. Comme en France, les actualités n'ont aucun succès auprès du public. Quand elles commencent, les gens quittent la salle. Ils savent que tout ce qui est raconté est mensonge et propagande. Ils ont, pour la plupart, compris que l'avenir de l'Allemagne, leur avenir, était très incertain.

En ce moment il y a peu d'alertes, sauf lundi, de six heures du soir à une heure du matin. Les avions sont passés assez bas, la DCA a tiré sans succès. Mais ce raid n'était pas pour nous.

Tout va mal en ce moment. Le canot automobile qui amène le courrier est en panne depuis deux jours. Mercredi 1^{er} septembre, à six heures du soir, j'essayais de me cuisiner une soupe à la tomate, sans y arriver. Elle n'était pas vraiment mauvaise, mais elle ne ressemblait à rien, en tout cas pas à une soupe. Je l'ai mangée quand même. Et je me suis couché.

Le lendemain le moral est remonté en flèche. C'est le canot, enfin réparé, qui m'a réveillé avec sa corne. Je me suis habillé en vitesse, j'ai sauté sur le pont, j'ai dit « Bonjour » au Capitaine, et j'ai demandé au chauffeur : « Nicht brief ? ». Ce qui veut dire : « Pas de lettre ? ».

« Ya ! viele brief » (Oui beaucoup de lettres) m'a-t-il répondu. Effectivement, il me présente cinq lettres. Quelle joie ! Que la journée commence bien, merci Mon Dieu ! Deux lettres d'Yvette, une de Pierre, et deux provenant de copains restés à Saintes. Je m'empresse de les lire, et ensuite je répondrai, cela me prendra une bonne partie de la journée, car pour le moment nous n'avons pas beaucoup de travail.

En effet, je ne sais pas comment est la Charente, mais le Rhin est presque à sec. Nous sommes ancrés à cinquante mètres de la terre. Le problème c'est lorsqu'il y a une alerte à une heure du matin : nous sommes contraints de faire la traversée en canot pour gagner les abris.

J'essaie d'envoyer cinquante marks à Yvette, mais c'est difficile, en raison des formalités administratives. Je suis obligé d'ouvrir un compte. Ma pauvre sœur ne recevra pas cet argent tout de suite !

Dans ma réponse à Yvette, je lui rappelle que j'attends toujours un colis. Qu'elle mette tout en conserve en faisant preuve d'imagination pour les étiquettes : épinards du Périgord par exemple, ou encore sirop pour la toux. Il ne faut surtout pas mettre « haricots », car la boîte risque de disparaître du colis. En effet ce légume, rare ici, est très apprécié.

J'ai maintenant une voire deux lettres chaque jour, ce qui signifie que le courrier marche de mieux en mieux. Des amis saintongeais m'invitent à venir goûter le vin nouveau, la récolte 1943 étant, paraît-il, de qualité. Je voudrais bien, ce n'est pas l'envie qui me manque. Des copains ont lu sur le journal (lequel ?) que les événements se précipitaient et que la guerre finirait dans six semaines. Si c'est vrai, je pourrai passer les fêtes de Noël à Saintes.

On raconte en effet que les Américains ont débarqué en Calabre et que l'armée italienne, qui n'a pas une grande réputation de résistance, est sur le point de capituler. C'est toujours ça de moins, ils ne sont bons que quand ils sont cuits ... les macaronis ! Si les alliés pouvaient s'emparer de Mussolini, cela ferait un allié de moins pour le Führer !

A propos de Mussolini, j'ai reçu il y a quelques jours une lettre de Jacques, un copain resté à Saintes. Il m'écrit en langage codé à cause de la censure. Il se fait passer pour un représentant en vermicelles, et parle avec beaucoup d'humour du macaroni, montrant qu'il a une parfaite connaissance du produit !

Les bruits courent, également, que la fabuleuse armée allemande subit un désastre sur le Front russe, contrairement à ce qui est raconté dans les actualités cinématographiques, et est en repli. C'est une bonne et une mauvaise nouvelle. Bonne, car cela montre que cette armée n'est pas invincible. Mauvaise parce que les soldats retirés de Russie vont être un obstacle à l'avancée des alliés en Italie.

Mais tout cela, je ne le raconte pas dans mes lettres, à cause de la censure. Il faut que je fasse attention. Un courrier que j'avais adressé à un ami à Saintes, dans lequel j'avais raconté certaines choses « verboten », a été découpé.

Pendant ce temps la vie continue. Un camarade nous a rapporté qu'il était arrivé des filles venues d'Italie. Apprenant cela, le copain s'est précipité pour les rencontrer. Quand je lui ai fait remarquer qu'il ne savait pas parler italien, il m'a répondu : « Aucune importance, l'italien, ça se parle avec les mains ! ».

Et moi, en ce moment, je me gave de fruits. Je viens de manger au moins dix kilos de prunes « empruntées » dans une péniche. Les souris ont bon dos, pour expliquer les sacs percés et les produits manquants. J'espère que je ne vais pas attraper la colique. En plus le copain vient de m'apporter du raisin. J'ai droit à 500 grammes, mais c'est hors de prix : 2,80 marks le kilo, soit 56 francs.

Je souhaite de tout cœur que le Rhin continue à baisser. On restera à quai et on se reposera.

Les évènements à Saintes

J'ai reçu beaucoup de lettres ces derniers temps, et comme je réponds le jour même, il arrive que nos courriers se croisent. Mais qu'importe, l'essentiel c'est de donner et d'avoir des nouvelles.

Le vendredi 27 août, j'ai reçu avec joie une lettre d'Yvette datée du 12. Finalement il faut deux semaines pour que le courrier arrive à destination. Et pour les colis ? Combien de temps ? Car je n'ai toujours rien reçu.

Yvette me raconte les évènements qui se déroulent à Saintes, ce qui me rend à la fois nostalgique et heureux. Cela fait énormément plaisir de recevoir des nouvelles du pays. Elle m'a raconté qu'il y avait eu la procession à la cathédrale Saint-Pierre. Comme j'aurais aimé y assister ! L'année prochaine peut-être ...

Elle m'annonce qu'elle fait du théâtre. Elle a rencontré Maurice Escandes en visite à Saintes, pour un spectacle organisé par le « Secours national » au château de Rochemont. A-t-elle seulement pensé à lui demander un autographe ? Pourvu qu'il ne lui fasse pas tourner la tête ! Elle a joué avec Colette Brosset, qui vient régulièrement dans la région, car ses grands parents tiennent une boulangerie avenue Gambetta. Elle doit être fière ma grande sœur ! Comme le Secours national est une œuvre pétainiste, Goulebenéze, qui était invité, a déclaré qu'il était malade : le monologue qu'il avait écrit pour l'occasion fut lu par Clément Villeneau.

Le même jour j'ai reçu une lettre de Tété, sa véritable première lettre, avec autre chose que « Bons baisers ». J'ai un peu de honte de lui avoir fait des reproches dans un précédent courrier. Après tout ce n'est qu'une gamine de douze ans qui a d'autres choses à faire que d'écrire à son grand frère parti loin du pays. Je lui pardonne bien volontiers. Je sais qu'à mon retour je serai fier de me promener avec une petite coquette à la poitrine rebondie.

Mais que ces deux lettres m'ont fait plaisir ! Je vais leur répondre sur le champ à toutes les deux. Et je vais même écrire une troisième lettre à l'oncle et à la tante.

Le 12 septembre, j'étais sur la péniche à écrire mon courrier à la famille. Je ne l'ai pas envoyé de suite, et j'ai en effet bien fait d'attendre, car le canot est arrivé et j'ai eu trois lettres supplémentaires : deux d'Yvette et une de ma bonne Tété.

Thérèse me dit qu'une fête de famille fut organisée le 8 pour le sous-diaconat de Pierre. Ensuite ce sera le diaconat. Ce sont des échelons obligatoires pour accéder à la prêtrise. Ce jour-là, j'étais à Koblenz, et j'ai bien pensé aux miens.

Yvette me parle de la grande fête qui s'est déroulée à Saintes pour la venue de Notre Dame de Boulogne. Je connaissais l'histoire que j'avais lue dans un journal, je crois que c'était « Scout » ou « Sur la route ».

C'est en 1938 que des prêtres du Nord de la France décidèrent d'organiser un pèlerinage, avec des reproductions moulées de la statue de Notre Dame de Boulogne. La procession partit de la cathédrale d'Arras pour se terminer à Boulogne, dans le but de « réchauffer la piété du peuple ».

Le succès fut considérable, et le diocèse de Lille organisa à son tour le pèlerinage, puis tous les diocèses du pays voulurent avoir le leur. Plusieurs itinéraires furent programmés, avec trois statues différentes. C'est ainsi qu'en cette année 1943, Notre Dame de Boulogne, partie de Bordeaux, traversa Angoulême, puis la Saintonge avant aller à La Rochelle.

Yvette me raconte qu'à Saintes, devant une foule considérable, la procession traversa la ville. Elle-même se trouvait au faubourg Saint-Palais lorsqu'elle la vit passer, et il y avait une ferveur exceptionnelle. Elle me dit que les pèlerins marchaient pieds nus !

C'est étonnant. Cela prouve que dans des périodes difficiles les gens ont besoin de se rassurer et se tournent vers la religion. A moins qu'à travers cet engouement il y ait une bonne dose de superstition.

A méditer ...



Pierre Lebarbier

« LE SECOURS NATIONAL »
Sous-Délégation des Saintes
32, Rue Victor-Hugo, 32

présente

Dimanche 15 Août 1943
de 13 h. 30 à 20 heures
dans le "Pavé du Château" de Rochemont
à Saintes

Music-Hall à Rochemont

au bénéfice
du **Secours National**
(Création à Saintes d'une Maison
pour l'« Enfant Malheureux »)

avec le concours des Vedettes
Parisiennes de la Scène et de
l'Opéra
et du Folklore Saintongeais

Programme

PRINX : 5 FRANCS

à l'auberge saintongeaise

On donne
à boire et à
manger
pendant
l'entre-acte
et après le
spectacle

Concert par le Jazz "RUGGIERO"

Composition du Jazz

ROGER SAULNIER	Batterie
ANDRÉ SAUVENET	Compositeur, trompette-cornet
FERNAND BRUNET	Saxo-Alto
MARCEL EENON	Saxo-Ténor
P. COUDIN et M. TOURNEUR	Accordéonistes
PIERRE THOMAS	Pianiste
BERNARD FAILLOT	Speaker

Donnez généreusement
pour le
« **Secours National** »
qui veut créer à Saintes une œuvre urgente

La Maison
de l'« **Enfant Malheureux** »

PLANO DE CONCERT OFFERT PAR LA MAISON VERTU-POTEL

IMP. J. THAUMETZ, - SAINTES

PROGRAMME

Première Partie

- I. M. Franck Torlois et son Orchestre Symphonique.
- II. Françoise Festher, dans « Le Triomphe »
palais de "Victor Hugo".
- III. Folklore Saintongeais
 - a) Ma Saintonge adorée.
A la Pêche des Moules
Vieux airs créés sous la direction de M. Devoutour.
 - b) Chœur musical de Rochemont (Soubrette)
Bonne nuit, bonsoir.
Napoléon au Ciel (Cl. Villeneuve).
Patois Saintongeais dit par M. Clément Villeneuve.
- IV. Suzette Desty, chansonnière de l'A. B. C.
dans ses œuvres.
- V. Jean Weber, Sociétaire de la Comédie Française
dans son célèbre n° de « Prestidigitation »
- VI. Laure Diana, du Casino de Paris et de l'A. B. C.
dans son création de 1900
La Margot de Chez-Nous
Ça ra ra boum di hé
Frou-Frou

ENTR'ACTE
(40 minutes)

BAR // BUFFET
Rafrâichissements (Voir en 4° page)

Deuxième Partie

- I. Linda Andrea, de l'Olympia de Barcelone
dans ses Danses Espagnoles.
- II. Le Fantaisiste Daniel Clérice
dans Bonjour Paris !
Il y a de belles filles
Je suis amoureux (de J. Boyer)
et ses fameuses « Imitations ».
- III. Grande Vente aux Enchères
au bénéfice de l'Œuvre
Commissaire peigne : Jean Weber.
- IV. « UN CAPRICE »
Comédie en un acte d'Alfred de Musset
du répertoire de la Comédie Française

DISTRIBUTION

Maurice Escande	M. de Chavigny
Sociétaire de la Comédie Française	
Geneviève Auger	Mme de Lèzy
Pensionnaire de la Comédie Française	
Françoise Festher	Mathilde
Jean Chabrier	Un domestique

Le Piano d'accompagnement sera tenu par Mlle Guibert
Le Programme sera présenté par Suzette Desty

Lettre à la famille

Homberg le mercredi 22 septembre 1943

Chers tous,

Avant de partir, je vous mets un mot. Je compte bien être de retour vers dimanche, mais fidèle à ma vieille tactique je ne vous mets pas où je vais, car si par hasard c'était bombardé je vous entendrais d'ici vous lamenter. Enfin, chaque jour approche un peu plus de la fin.

Pour la faim, de ce moment ça va car j'ai retrouvé les cartes lundi. Aussi ce soir je suis en train de faire bouillir dans la margarine 500 grammes de choucroute (mon régal) dans laquelle j'ai mis 62,50 grammes de speck (du lard). C'est ma ration de la semaine.

*J'ai fait mes provisions cet après-midi pour jusqu'à dimanche. Je suis épouvanté quand j'ai fait le total des dépenses : trois poires, un kilo de tomates, une livre de poireaux, quatre salades, un kilo de choucroute, 250 grammes de margarine, 182,50 grammes de beurre, 150 grammes de gruyère, 900 grammes de sucre, un paquet de café de 125 grammes. Je crois que c'est tout. Faites le total avec les prix de la ville de Saintes, et bien moi j'en ai pour 8,81 marks, soit 177 francs ! **

Et comme bien entendu je ne mangerai pas que ça, car j'ai encore la viande à acheter, et puis les pommes de terre, vous qui vous plaignez que la vie est chère, qu'est-ce que je devrais dire !

Enfin il paraît que ça va bien, et bien que cela continue ! J'ai envoyé lundi une lettre recommandée, vont-elles plus vite ?????

*Je ne vois plus grand-chose à vous dire, sauf que j'ai recommencé mes petites promenades au clair de lune, mais qu'ils n'ont fait que passer. ***

Je terminerai tout à l'heure, car on va peut-être m'apporter du courrier ???

* Ce qui équivaldrait à environ 60 euros.

** Il parle certainement des bombardiers alliés.

Suppression des permissions

Le dimanche 26 septembre, l'hiver a fait son apparition. Le matin il y a de la glace et il fait un froid de canard. J'espère partir en permission (temporaire ou définitive) le mois prochain, pour ne pas avoir à supporter les frimas qui sont annoncés.

Je viens de Mannheim, et j'ai passé la journée à Cologne. Mais je reste sur le rafirot. J'aime me promener dans les villes comme Mayence ou Koblenz, mais les ruines de Cologne ne sont pas faites pour me remonter le moral. Et des ruines, il n'y a que ça. La ville n'a rien à voir avec celle que j'ai connue il y a presque quatre mois, à mon arrivée en Allemagne. C'est déprimant.

Nous sommes repartis le lendemain pour Duisburg, où nous devons rester la semaine entière. Avec l'espoir, en arrivant, de trouver plusieurs lettres, et peut-être, enfin, le colis annoncé.

Un camarade plus chanceux que moi, car il va régulièrement en Hollande avec sa péniche, m'a apporté une paire de sabots en bois. Ils sont très beaux, avec des petits dessins en couleur. Il m'a remis également trois pipes en terre. Je vais en envoyer une à Pierre.

Le soir, j'ai diné avec du riz échappé des sacs dans les cales. Ah ! ces satanées souris ... Et je suis allé me coucher.

Mais la nuit fut courte. Car à partir de 11 heures, jusqu'à minuit et demi, ça a cogné dur. J'ai fait du plat-ventre dans un pré, en priant Dieu pour que les bombes ne me tombent pas sur la tête. A force, on s'habitue. Mais passer la nuit dehors alors que le froid est de plus en plus vif, c'est difficile.

A la fin de l'alerte je suis retourné sur le bateau, mais je n'ai pas pu me rendormir.

De retour à Duisbourg, comme je l'espérais, plusieurs lettres m'attendaient. Dans l'une d'elles, il y avait une photo d'Yvette et une de Tété. Comme elle a grandi cette petite peste ! Je ne la reconnaissais plus. Mais que ces lettres m'ont fait plaisir, car le moral est au plus bas.

En effet, comme je le prévoyais, un copain, ou plutôt un « saligaud » qui est parti en permission, n'est pas revenu. Quand je pense que s'il était rentré ce serait à moi de partir et de vous rejoindre à Saintes, je suis à la fois furieux et désespéré. Je vais lui envoyer une lettre d'engueulade, tout en sachant que cela ne servira à rien.

D'un autre côté, je ne peux pas lui en vouloir. Il n'est pas le seul à ne pas être revenu. Qu'aurais-je fait à sa place ? Il est fort possible que je me serais engagé dans le maquis. Les risques sont énormes, mais au moins si l'on meurt c'est en se battant. Alors que moi j'essaie de sauver ma peau en me cachant.

Ainsi, il y a quelques jours, à Ruhrort, les avions sont arrivés et le bruit de la DCA s'est mêlé à celui du sifflement des bombes. J'étais dessous. Heureusement j'ai pu trouver un abri sous un pont de pierre, et j'ai attendu que ça passe en serrant mon chapelet. Le bombardement a duré une heure, c'est-à-dire une éternité.

Je ne souhaite à personne de vivre de tels moments, j'ai cru que j'allais y passer et que je ne reverrais pas mes proches.

Le matin, je suis allé au bureau de Harpen, pour porter des papiers de chargement, et j'ai pu constater les dégâts. C'est incroyable, le pouvoir de destruction de ces bombes. Que va-t-il rester de l'Allemagne après tout cela ? Et nous, les pauvres Français exilés dans ce pays quel sort nous est réservé ? On ferait mieux de nous renvoyer chez nous, car il faut être réaliste, les Allemands vont perdre la guerre. Alors ne vaudrait-il pas mieux arrêter le carnage tout de suite ? Il y aura encore d'autres bombardements, certainement de plus en plus fréquents et meurtriers, car la pression des alliés est énorme. Cette fois j'ai réussi à m'en tirer, contrairement à d'autres, mais la prochaine fois ?

Au bureau de Harpen, j'en ai profité pour poser la question relative à ma demande de permission, car je suis ici depuis quatre mois. Je devrais y avoir droit. La réponse est claire : la frontière est fermée, donc je reste ici. Quelle déception. Je vois que je ne pourrai pas passer les fêtes en famille.

Je prie Dieu qu'il fasse ouvrir les frontières rapidement, mais je n'y crois pas trop. Je vais quand même faire en sorte de ne pas naviguer trop loin, dans l'espoir bien maigre d'une réouverture prochaine.

Vous comprenez pourquoi j'ai besoin de recevoir des lettres, c'est mon seul lien avec la famille, car j'ai l'impression que je ne vais pas revenir de sitôt à Saintes. Une piètre compensation à tout cela : je suis nommé premier matelot, ce qui me procure une petite augmentation de salaire.

Enfin ! Un colis !

Je suis à Ruhrort pour au moins un mois pour cause de réparations. Tant mieux. Les voyages c'est bien, mais un peu de repos ne fait pas de mal. Et une grande surprise m'attend !

Hourrah ! Alléluia ! Oh ! Combien de marins ... Après quatre mois d'attente, il est enfin arrivé ! Ce mercredi 29 septembre de l'an de grâce 1943, à 16 heures de l'après-midi, j'ai reçu mon colis. Après être passé par Francfort, il est enfin venu jusqu'à moi, et je crois qu'il est intact. Il a mis vingt-trois jours !

Mille mercis à l'oncle, à la tante, aux cousins et à mes sœurs !

Dans le colis j'ai trouvé :

- deux boîtes de conserves (je me demande comment mes sœurs ont réussi à faire entrer les paquets dans la plus petite) ;
- une bouteille de « sirop Richelet » (enfin c'est ce qui est indiqué sur l'étiquette) ;
- deux paquets de lames de rasoir et mon blaireau ;
- deux lacets ;
- du tabac ;
- environ vingt billes de chocolat ;
- un livre de chants ;
- deux sachets de pastilles ;
- un bloc et un paquet d'enveloppes.

J'ai senti que la famille avait mis tout son cœur pour confectionner ce colis, et j'ai reconnu l'ouvrage de chacun et chacune : à tante la bonne compote, Annette l'adresse, tonton la soudure. Quant à la chère Yvette et à la bonne Tété, elles se sont privées de chocolat pour moi et ont réussi, avec beaucoup d'ingéniosité à rassembler toutes ces choses que j'ai aujourd'hui devant moi.

Merci à tous. Car bien que les patrons soient de braves gens et que la nourriture soit correcte, c'est une souffrance de se sentir seul, loin de la famille, et recevoir un colis vous remonte le moral de 200 pour cent !

Il faut que je signale à mes sœurs, cependant, que sur la bouteille de « sirop Richelet » il y avait un papillon collé par la Douane. Je vais leur dire d'éviter les produits pharmaceutiques. Mais je me demande bien ce qu'il peut y avoir dans cette bouteille. La couleur du liquide me fait penser à un produit de nos vignes. Je vais le goûter sans tarder avec le copain.

Ozola, la charmante petite fille de mes patrons vient me voir, sans doute attirée par l'odeur du chocolat. Je lui ai donné un sachet de pastilles. Elle était tellement heureuse qu'elle m'a sauté au cou. Compte tenu des restrictions, elle n'a pas dû en manger souvent. Je suis certain que sa mère va lui partager cet article en trois pour durer plus longtemps.

Avec les billes de chocolat, je fais du petit « gommerce ». Jugez plutôt ! Avec deux billes, on m'a donné deux pains de trois livres chacun. Avec deux autres billes, j'ai eu droit à un paquet de tabac et avec quatre autres, à cinq kilos de farine. En plus, le Capitaine était tellement heureux que j'aie donné un sachet de pastilles à sa fille qu'il m'aurait presque embrassé. Il avait les larmes aux yeux et m'a promis qu'il me donnerait quelque chose.

Et le lendemain matin, Ozola est revenue me voir. Elle m'a expliqué qu'elle avait donné des bonbons à une petite voisine qui est à l'hôpital. J'ai compris tout ce qu'elle me disait. Je parle l'allemand de mieux en mieux, en tout cas plus vite que Thérèse n'apprend l'anglais !

Je lui ai tendu deux billes de chocolat, mais la fillette n'a pas voulu les prendre en me disant que c'était une denrée trop chère pour les enfants. Le copain m'a dit qu'il se négociait à cinq marks. J'ai insisté et elle a accepté.

Le dépuratif Richelet est excellent, de même que la compote. Mais ce que j'ai apprécié le plus, ce sont les lacets, car la ficelle de papier ne tient pas longtemps. Et les lames de rasoir, car je me suis fait raser à plusieurs reprises chez le « friseur », mais cela me coûte un mark à chaque fois. Enfin le tabac est un délice, je me délecte, car depuis quatre mois je fume du foin haché.

Et ce soir je me fais mijoter de la choucroute avec un bout de lard. C'est bien de manger un plat chaud car, si dans la journée le soleil nous réchauffe, le soir et la nuit il fait froid.

Lettre à mes sœurs

Duisburg, le mercredi 6 octobre 1943

Chères mes sœurs,

Je reçois, il y a une bonne heure, une lettre d'Yvette du 22 septembre, avec deux photos qui m'ont fait bien plaisir. J'ai vu que la bonne Yvette n'avait pas maigri ...

Et je suis tout heureux que ce soit vous qui vous plaigniez que j'écrive trop souvent. Mais vous comprenez que j'aime mieux boire une bière de moins et vous envoyer deux lettres pour le même prix.

Je n'ai pas grand-chose de neuf aujourd'hui, étant donné que je suis en réparation pour jusqu'au 15 novembre (pas moi, ma péniche).

*Le camarade est encore parti ce tantôt à trois heures. Je me demandais où il va, mais je me suis renseigné. Dans chaque ville importante il existe, exclusivement pour les Français, de jolis cafés dans le genre de celui en face la grand-mère *, et bien c'est là qu'il va, le Monsieur ! ...*

J'envoie mes lettres en recommandé, ce doit être plus agréable pour vous. Mais ça ne marche pas dans l'autre sens, elles mettent plus longtemps. Vous me demandez si je reçois le texte intégral. Et bien oui, mais presque toutes sont barbouillées en peinture bleues et rouges, mais cela ne m'empêche pas de les lire

.....

Dimanche, ils ont avancé l'heure, alors je me lève une heure plus tard. C'est épatant, car il fait un froid de canard le matin. Mais où il ne fait pas chaud, c'est lors de notre promenade nocturne. Heureusement qu'ils ont, eux aussi, avancé l'heure, 9 heures maintenant, et puis soyez tranquilles, on y va au pas gymnastique !

.....

Je vous réécrirai vendredi. J'oubliais qu'avec le chocolat le patron m'a apporté un pain blanc de deux kilos. Qu'est-ce qu'elles m'ont rapporté, vos billes !

** Il s'agit de la grand-mère de Pierre et Annette, qui tenait une épicerie à Saintes.*

Cinq mois de galère

Le mois d'octobre est arrivé, et je me fais des cheveux pour la permission. Je viens de recevoir une carte des agents du *polizēi* de Dusseldorf pour me présenter le 12 à leurs bureaux. Je me suis inquiété, je me demandais ce qu'ils me voulaient. Avec eux on peut s'attendre à tout. J'y suis allé en tramway.

Un drôle de bâtiment, ce *polizēi*. Quatre étages, et j'étais convoqué au deuxième, bureau 317. Le but, c'était de me délivrer un passeport français, car jusqu'ici je n'avais qu'un passeport provisoire allemand.

Ah qu'il est beau, ce passeport. La République française ne serait-elle pas morte, comme on le prétend ? Car le passeport porte en couverture « République Française », avec la francisque du maréchal. Et sur chaque page, il y a les initiales de la défunte : RF.

En tout cas, me voilà rassuré. Je suis encore Français ! Et je peux le prouver avec un document officiel. Mais à quoi va-t-il me servir ? Un passeport, ça sert surtout pour partir dans un autre pays ! Mais si je ne peux pas avoir de permission il ne me sera d'aucune utilité. Sauf en cas de contrôle d'identité, ou de formalités administratives.

Et justement, il faut que j'ouvre un compte, car j'ai l'intention d'envoyer 1 000 francs à Yvette. Je ne peux pas lui en envoyer davantage, il faut que je garde de l'argent en réserve pour le cas où je tomberais malade, car les jours de maladie ne sont pas payés. Heureusement que je suis en bonne santé ...

En revenant du *polizēi*, je suis passé au bureau de Harpen pour demander quand on comptait m'envoyer en permission. La réponse fut très simple : « Quand les camarades partis seront de retour ... ».

Le moral en a pris un coup, mais je m'en doutais, je n'avais pas beaucoup d'espoir. Et il faut continuer à vivre. Alors, en arrivant dans « mes appartements » sur le bateau, j'ai pelé des légumes pour me préparer un pot-au-feu : une tête de céleri, trois poireaux, quelques carottes, des pommes de terre, des choux, un bouquet de persil ou de cerfeuil (je ne sais pas trop), et un morceau de viande. Et ça mijote !

Puis le capitaine est arrivé, avec la petite Ozola. Elle m'a dit de remercier Tété pour la tablette de chocolat. Et son père, qui m'est reconnaissant pour les cadeaux si précieux que j'ai offerts à sa fille, m'a dit qu'il allait faire lui-même la demande au bureau de Harpen pour que je puisse partir en permission. A condition qu'à mon retour je lui ramène des lames de rasoir, pratiquement introuvables ici.

Je lui promets, bien entendu. Tout n'est peut-être pas encore perdu.

Voilà. Il est huit heures du soir, et je suis certain que dans deux ou trois heures l'alerte va m'obliger à faire ma promenade nocturne, au pas gymnastique, jusqu'à l'abri. C'est devenu une habitude.

Et nous arrivons à la fin du mois. Nous sommes le dimanche 31 octobre 1943. Cela fait cinq mois que je n'ai pas revu ma famille. Cinq mois de galère. Certes j'en ai vu des choses, j'en ai visité des villes et des ports, j'en ai connu, des péniches. Mais j'ai aussi traversé de mauvais moments, à me demander si, avec ces bombardements de plus en plus fréquents, je n'allais pas y laisser ma peau.

Je suis exilé, et quand j'y pense j'ai un cafard énorme. La suppression des permissions accentue mon désespoir. Je pensais vraiment passer les fêtes de fin d'année rue Berthonnière, mais je ne crois pas que ce soit possible. Car on manque de main d'œuvre sur les péniches, et si ceux qui partent ne reviennent pas, ceux qui restent sont indispensables : « Nicht retour, nicht départ ! ».

J'ai cependant un certificat de soutien de famille, ce qui va peut-être me permettre d'être classé dans la catégorie des hommes mariés. Enfin je voudrais dire que certains copains ont reçu des colis envoyés par le mouvement d'entraide aux prisonniers en Allemagne. C'est gratuit. Alors que fait la ville de Saintes pour moi ? Et pour les autres Saintais prisonniers ? A Saintes, le Comité doit porter l'insigne de la cagouille !

Ce dimanche je suis de repos à Homberg. Comme je l'ai dit, mon bateau est en réparation, aussi je navigue sur une autre péniche, mais avec le même Capitaine. Par contre le copain n'est pas avec nous. Il faut bien que quelqu'un se dévoue pour garder la patronne !

La semaine dernière je n'ai pas mis les pieds à terre. Mercredi j'ai donc confié à un camarade une lettre pour envoyer à la famille. J'espère qu'elle arrivera. Nous étions à Münster et nous sommes rentrés seulement hier soir. Il me tardait vraiment de retrouver la terre ferme pour aller me promener.

Depuis quelques jours, tous les matins le brouillard fait son apparition. Aussi nous ne naviguons que l'après-midi. Le reste du temps, nous le passons à laver le pont.

Mais aujourd'hui dimanche, il est 15 heures 30 et je me prélasser, seul, sur le bateau. J'entends « meugler les vaches », ou si vous préférez mugir les sirènes : trois coups, ce qui signifie que les avions sont encore loin. Alors je ne bouge pas.

J'en profite pour faire ma correspondance. J'écris à mes sœurs, à l'oncle, et également à Pierre qui a dû être nommé diacre. Serai-je à Saintes pour sa prêtrise ?

Un voyage en Hollande

Nous sommes le vendredi 12 novembre, et je n'ai pas écrit à mes sœurs depuis mon dernier courrier, daté du 31 octobre. Elles doivent se poser des questions, elles qui ont l'habitude de recevoir au moins deux lettres par semaine. J'espère qu'elles ne vont pas s'inquiéter et se faire du mauvais sang au sujet de leur grand frère.

Car il n'y a pas à vous inquiéter, mes chères petites sœurs. Moi qui en rêvais depuis longtemps, c'est enfin arrivé, je suis en Hollande pour charger des légumes, notamment des carottes et des oignons. Je suis à environ quarante kilomètres de la frontière française. La France est tout près, mais je ne peux pas y accéder.

Le voyage s'est déroulé dans de bonnes conditions. Nous avons seulement rencontré un bateau, contenant du minerai de zinc, qui s'enfonçait dans les eaux car il avait été « piqué par les guêpes ! ». Il devait approvisionner une des usines de la « Vieille montagne », située près de la frontière belge. Ce minerai qui s'échappait des cales ressemblait à du sable brun. Il faut avouer que cela ne sentait pas très bon.

Certes, le Rhin est aussi beau de ce côté que de l'autre, mais je ne trouve pas que la Hollande soit un pays enchanteur, comme je l'imaginais. Il y a bien les moulins, mais pour le reste, c'est plat et mort. Il est vrai que nous restons pendant tout le voyage sur le bateau, sans possibilité de descendre à terre et donc de visiter les villes et de discuter avec les habitants. Pourtant il paraît que la bière hollandaise est fameuse !

Il n'y a que Raymond qui trouve que c'est un beau pays. Il est sur le bateau car la patronne est du voyage. Enfin ce qu'il trouve beau, dans le pays, ce sont surtout les filles. Et justement nous sommes arrêtés (il est six heures du soir) à côté d'une péniche hollandaise sur laquelle une jolie fille prend le frais. Il ne perd pas de temps, le gaillard, il a déjà engagé la conversation. La langue ne lui pose aucun problème. C'est la patronne qui risque de lui « faire mauvaise figure » si elle s'en aperçoit.

Quant à moi, j'ai un nouvel « uniforme ». Lorsque nous avons été bombardés, à Essen, j'avais signalé que j'avais perdu un pantalon. Alors on m'a donné un bon grâce auquel, la semaine dernière, j'ai pu m'acheter un pantalon et un paletot, pour la modique somme de 336 francs, ce qui n'est pas donné.

C'est ce complet que je porte actuellement sur le pont de la péniche, et je vois qu'il amuse tout le monde. Il est vrai qu'il ne m'inspire pas confiance, on dirait de la toile de soie teinte. Le copain, qui ne s'y connaît pas plus que moi, me certifie qu'il s'agit de laine de papier. Quant à la patronne, ne pouvant pas dire qu'en Allemagne on fabrique de la camelote, elle se tait.

C'est vrai qu'il a une drôle d'allure, mon nouveau costard. Je pense qu'il ferait bien rire mes sœurs. Mais je n'ai que ça, car j'ai fait la lessive et le reste de mes vêtements est en train de sécher !

Je vais d'ailleurs profiter de notre escale pour leur écrire à mes sœurs. Je vais leur parler du voyage, du nouveau costume, des têtes de mort * aussi nombreuses que le vin à Bordeaux. Non, mes chères sœurs, ma lettre ne sent pas la tête de mort. Elle sent plutôt l'oignon cru, car je suis en train d'en croquer un et de me régaler.

Donc, je ne vous embrasse pas

Et j'espère qu'en revenant de Hollande un colis m'attendra !

* La tête de mort est un fromage hollandais (genre croûte rouge, mais noir).

Un deuxième colis, la neige et les pruneaux

Je suis revenu à Duisbourg, dimanche 14 novembre 1943, en provenance de Hollande, avec une péniche chargée de légumes. Inutile de vous dire que, le copain et moi, nous avons fait quelques prélèvements ...

Comme je le pensais, un colis m'attendait au port. Que de soin vous avez encore témoigné, mes sœurs, pour me confectionner ce paquet. Rien n'y manque, pas même l'ail pour mettre dans les haricots ! Où l'on a bien rigolé, c'est pour les oignons, car on en avait 789 tonnes à notre disposition dans la péniche !

Ozola, car c'est elle qui a défait le paquet, aussi heureuse que moi, m'a demandé de dire : « Dank » à Marie-Té. Ce qui veut dire « Merci beaucoup ». Ce qui nous a beaucoup amusés, c'est pour les châtaignes, elle voulait les manger crues, elle ne savait pas ce que c'était. Je lui ai donné quelques billes de chocolat, elle était ravie.

Merci également pour les haricots. Dans ce pays, ils ne connaissent que les patates et la bière. Les petits pois, fèves, *monjhettes pïates* de Pont l'Abbé, ils ne les cultivent pas. Mais moi je vais me régaler. L'eau de Cologne m'a également fait plaisir. J'ai pu échanger quelques bouteilles contre du pain blanc. Et les nouilles aussi, il est difficile d'en trouver.

J'ai écrit une lettre rapide pour remercier et rassurer la famille, car il était cinq heures du soir, et j'ai porté ce courrier immédiatement à la poste.

Deux jours plus tard, à 9 heures du matin, je sors de mon lit, je monte sur le pont, et je vois la première neige de l'année qui tombe drue. Le capitaine m'a dit, avec un petit sourire, que souvent vers le 15 décembre il y avait sur le sol un manteau de trente centimètres d'épaisseur. En plus, il fait un froid glacial. Je suis sur le port de Ruhrort, et je regarde les grues qui déchargent les légumes de Hollande.

J'ai un peu mal aux dents mais ce n'est pas trop grave. J'ai pris mes derniers comprimés d'Aspro. C'est peut-être le froid, ça va passer.

Dans quinze jours, cela fera six mois de présence en Allemagne, sans aucune permission. Je vais écrire à l'inspecteur pour lui demander la « perm » à laquelle j'ai droit. On verra bien sa réponse, mais je n'ai pas trop d'espoir.

De temps en temps je monte sur le pont pour vérifier le déchargement. A côté de nous est amarré un remorqueur qui vient de Hollande, le Harpen 8. Il est en réparation car il a été touché par une mine flottante lancée par les « méchants » Français au début de la guerre.

Et tous les jours, de plus en plus souvent, nous avons droit à une distribution de pruneaux. Maintenant c'est à sept heures et demie du soir que les avions pointent leur museau. Cela dure une heure ou deux, tout dépend des cibles qu'ils cherchent à atteindre. Parfois ils ne font que passer, mais ils lâchent une ou deux bombes pour qu'on ne les oublie pas !

La journée la plus terrible fut celle du jeudi 18 novembre. A 16 heures, alarme. On passe une heure et demie dans l'abri et on revient au bateau. On débauche, je me lave, je prépare la cuisine pour le copain et moi, car le capitaine et sa famille sont descendus à terre. A 19 heures, nouvelle alarme, on passe deux heures et demie dans l'abri. Les bombes n'arrêtent pas de tomber. A la fin de l'alerte, nous revenons au bateau, dans la gelée blanche et le froid tenace, nous dinons, mais notre repas à peine terminé, encore une alarme qui a duré jusqu'à onze heures du soir.

Moi, lorsque je vais me réfugier dans l'abri, je n'emporte que mes papiers, ma pipe et mon tabac. Je considère que ma peau est plus importante que mes affaires personnelles. Mais le copain, lui, emmène toutes ses hardes dans une valise. Et lors d'une sortie, il a glissé sur le verglas et s'est étalé par terre, la valise ouverte. J'ai attendu qu'il rassemble ses *mouraines*, mais malgré l'arrivée des avions et le bombardement proche, je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire. Lui, il était à la fois honteux et furieux.

Nous avons, en tout, passé cinq heures et demie dans cet abri. C'est déprimant. Même si les pruneaux n'étaient pas spécialement pour nous, je plains les habitants des pauvres villes qu'ils ont allumées. Entendre le ronronnement des avions, le bruit et les lumières de la DCA, tout ce vacarme reste dans nos têtes longtemps après leur passage.

Le lendemain matin, j'ai pointé mon nez sur le pont et j'ai ramassé dix-huit éclats de DCA ou de bombes. Ils étaient faciles à trouver, au milieu de la neige qui recouvrait le bateau. Et sur le coup de dix heures du matin, encore une alarme. Je saute dans la barque pour gagner l'abri. Je connais le chemin par cœur. Mais cela devient pénible, ce bombardement en plein jour. Il ne faudrait pas qu'ils en prennent l'habitude !

C'était une fausse alerte, les avions n'ont fait que passer. Ils allaient certainement constater les dégâts occasionnés par le largage sur les villes bombardées la veille au soir.

Je comprends de mieux en mieux l'allemand, et dans l'abri j'ai pu saisir des conversations. Ce sont les villes de Berlin et de Stuttgart qui étaient visées par le dernier raid. Et les Anglais ne manquent pas d'imagination. La DCA repère les avions, dans la nuit, grâce au son. Alors les aviateurs ont lancé des milliers de bandes de papier d'étain. Avec le vent ce papier fait un tel bruit qu'il brouille les sons et empêche le repérage. J'en ai ramassé quelques uns. Ils ont également lancé des tracts.

Un « bobard » que j'ai entendu également, mais je n'y crois pas trop, c'est pour cela que je parle de bobard : le Maréchal Pétain se serait échappé en avion monospace ! Mais pourquoi ? Et pour aller où ? Il faut se méfier des racontars.

Le reste de la journée fut calme et la nuit aussi : seulement quelques bombes au phosphore que l'on voyait au loin, et cela pendant deux heures et demi. Le lendemain matin, c'est-à-dire le samedi 20 novembre, alors que mon café chauffait sur la cuisinière, je suis monté sur le pont dans un froid glacial. La Société Harpen, soucieuse du bien-être de son personnel, nous a donné des bons pour acheter des gants en cuir, ou plutôt en simili-papier. Ils m'ont coûté 3,20 marks.

Dans une de ses lettres, Yvette m'écrit qu'elle commence à toucher les allocations, à la suite de la demande effectuée par l'oncle et la tante. Enfin une bonne nouvelle. Pierre m'a écrit également. Il m'a fait part de son émotion quand il a exposé le Saint sacrement pour la première fois. Comme j'aurais aimé voir ça ! Je sais qu'il a été ordonné diacre. Je suis fier de mon cousin.

C'est bientôt Noël, je suis toujours en Allemagne, et je pense très fort à ma famille.

Les bombes et les abris

J'ai appris, par une lettre de l'oncle, que les abris de la place Blair à Saintes étaient en construction. Je pense que s'ils sont aussi solides que ceux de la Place Bassompierre, où les chevaux de frise ont remplacé les chevaux de bois, ils n'arrêteront même pas un œuf dur !

Je peux dire que je m'y connais en abris, pour les avoir fréquentés à de nombreuses reprises au cours de mes voyages en Westphalie, en Bavière, en Rhénanie et sur la Ruhr. Je suis devenu un spécialiste. J'ai encore dans la tête le bombardement de la ville d'Essen, ce sont des événements que l'on n'oublie pas.

Tout le long du Rhin et des canaux, les abris sont construits comme des petites maisons en béton de soixante centimètres d'épaisseur qui peuvent contenir trente personnes. Ils ne sont pas très efficaces, et une bombe tombée à deux cents mètres arrive à les lézarder.

Au contraire dans les villes, notamment Duisburg ou Cologne, où les bombardements sont fréquents, les abris sont « kolossaux ». Ce sont de grandes maisons de cinq ou six étages, avec des murs en béton d'une épaisseur d'un mètre cinquante, qui peuvent accueillir cinq à six mille habitants. Ils sont divisés en chambres pouvant contenir cinq personnes. Certains, notamment les sinistrés, restent en permanence dans ces chambres.

Il existe d'autres abris, encore plus solides, qui ont la forme d'un bâtiment conique de trente mètres de haut, comme un pain de sucre, ou un cornet de glace renversé, avec des murs épais de deux mètres. Leurs trois étages peuvent recevoir trois cents personnes. Ils sont plus efficaces, car les bombes ne peuvent pas les percuter aisément.

Dans ces abris, il y a des consignes écrites et non écrites. Ainsi, il est possible de fumer, à condition de refiler une cigarette au chef d'abri.

A côté de ces bâtiments, les tranchées-caveaux de la ville de Saintes ne tiennent pas la route : cinq centimètres de béton et vingt-cinq centimètres de terre ... Cela ferait rigoler les Allemands, s'ils avaient le cœur à rire. Décidemment nos stratèges n'ont rien retenu des guerres passées. Ils en sont encore aux tranchées de la guerre de 14 !

Quant aux bombes classiques, elles sont toujours accompagnées de bombes incendiaires qui font des dégâts épouvantables, longtemps après le passage des avions. On ne peut pas approcher d'elles à plus de quinze mètres, car le phosphore jaillit dans tous les sens.

Il y en a de deux sortes : des grosses de cinquante kilos et des petites de deux kilos cinq. Ce sont ces dernières qui sont les plus utilisées : tombant d'une hauteur de six mille mètres, elles peuvent trouer trente centimètres de béton. Elles ont la forme d'un cylindre, avec une base hexagonale. Je peux les décrire parfaitement, car l'une d'elles (désactivée) me sert de presse-papier : elle a cinq centimètres de diamètre et vingt-cinq centimètres de long.

Quand je pense qu'à Saintes ils demandent aux habitants d'étaler, avec une pelle, du sable dans les greniers ! Pour protéger quoi ? Ici, le sable est mis dans des sacs en papier qui sont jetés sur les bombes quand c'est possible. Organisation allemande !

Dans une de ses lettres, Yvette me raconte qu'il y eut une distribution de « dragées sur-vitaminées » sur Cognac et Saint-Jean d'Angély (certainement sur le camp militaire de Fontenet). Le bruit était tellement fort et les lumières si vives que les habitants de Saintes sont sortis dans la rue pour profiter du spectacle.

On voit bien que les Saintais n'ont jamais vu un vrai bombardement, sinon ils ne joueraient pas aux badauds. Je vais écrire à mes sœurs pour leur expliquer que, lorsqu'il y a une alarme, il ne faut pas rester près des maisons mais plutôt aller se réfugier au jardin. Et je ne parle pas des abris-caveaux ...

Pour ma part, à chaque alerte, si je n'avais pas rejoint un abri sûr, il y a longtemps que les cheveux ne me feraient plus mal !

Par contre, mon oncle me raconte qu'il a vu passer au-dessus de la ville quarante-deux avions. Ce n'est rien. Ici nous ne nous rendons pas aux abris pour si peu. C'est entre deux cents et quatre cents avions auxquels nous avons droit à chaque bombardement !

Lettre à Yvette

Homborg le ... décembre 43

Chère Yvette,

Mein Gott !!! Ce qu'il fait froid. Depuis jeudi il gèle à pierre fendre du matin au soir. Alors, c'est assis le dos sur ma cuisinière, la cigarette à la bouche, que je t'écris.

Première nouvelle, je suis de retour sur mon « 76 », la réparation étant enfin terminée. Le pitaine, comme moi-même, avons été heureux de rejoindre notre rafiot, ce qui va vous permettre d'avoir des nouvelles plus régulières de moi, car j'irai bien moins loin. Je rejoindrai le port tous les trois jours environ.

Depuis quelques jours, avec le froid, on assiste à une recrudescence d'activité aérienne. Jeudi, à 7 heures du soir, bombardement pas très loin, puis à 8 heures et demie, alors là ça a cogné sans arrêt pendant une heure. C'étaient les avions qui allaient bombarder Berlin. Oh ils n'étaient pas nombreux, 950 environ. Je n'aurais pas voulu être Berlinois !

Vendredi ils nous ont fichu la paix, mais hier samedi ça battait le record : 2 heures du matin, 4 heures du matin, 16 heures, 20 heures ... Quelles belles nuits nous passons !

Ce matin je croyais que ça allait continuer, car à 11 heures il y a eu « alarm », mais rien depuis.

Je viens de laver mes bleus de travail, je t'assure que je n'ai pas eu chaud aux doigts. Heureusement que pour le chauffage le charbon ne manque pas, avec ce que je gaspille dans une semaine vous auriez de quoi vous chauffer tout l'hiver.

Le matin je suis juste sorti pour aller à la messe, et chercher le journal. J'en ai trouvé deux d'aujourd'hui : « L'Écho de Nancy » et « Je suis partout ». Avec ça, j'ai passé mon après-midi en regardant les chandelles de glace se former derrière mon hublot.

Je ne pense pas embaucher, du moins partir avant mercredi, car mardi c'est le jour des cartes d'alimentation, et je suppose que l'on touchera les cartes de tabac, car j'ai fini la mienne aujourd'hui.

A part ça, la vie est toujours aussi distrayante ici. J'aide le patron à faire une trottinette pour la gosse pour la Noël, car ce n'est pas facile dans ce pays de trouver des jouets dans le commerce.

D'après ce que je crois, je passerai les fêtes de Noël avec eux, ça me fera bien plaisir. Je m'imaginerai être en famille, surtout qu'ils engraisseront une oie que l'on a ramenée d'Opeinheim, chez les grands parents de sa femme.

Je termine en t'embrassant de tout cœur, ainsi que Tété.

Décembre 1943

Je suis toujours là, sur ma péniche, en Allemagne. Maintenant je le sais, j'en suis certain, je ne partirai pas en permission. Je vais passer ce dernier mois de l'année dans le froid, loin des miens, en essayant de ne pas mourir. Heureusement que le capitaine et sa famille sont des gens agréables.

Certes il y a une lueur d'espoir. Un matelot, marié, de la firme Harpen, est parti en permission. S'il revient, son cousin partira à son tour, et si le cousin revient, c'est moi qui serai le prochain. Ils sont de l'île d'Oleron, mais ils m'ont laissé entendre qu'ils ne reviendraient que s'ils ne pouvaient pas faire autrement. Celui qui est parti m'a donné quelques bouquins.

Je continue mes voyages surtout dans la région nord de Duisburg. En ce moment nous ne transportons que du charbon, mais de mauvaise qualité, il paraît qu'il servira à fabriquer de la margarine.

Je me suis lié d'amitié avec le capitaine d'un remorqueur hollandais, qui a une haine profonde des Allemands depuis qu'ils ont envahi son pays. Nous le ravitaillons chaque lundi, car il fait le trajet Rotterdam-Duisburg. Lundi dernier, il m'a fait cadeau de trente kilos de pommes grosses comme mes deux poings.

Mon capitaine, à qui, bien entendu, le Hollandais n'a fait aucun cadeau, en pleurerait presque. Alors, je lui en ai donné trois kilos, compte tenu de sa gentillesse à mon égard, et de sa petite fille qui ne mange pas toujours à sa faim. Car les Allemands, je parle du peuple pas des « élites », sont logés à la même enseigne que les Français. Ils manquent de tout. Certes leur pays n'est pas occupé, du moins pas encore, mais les pruneaux qui leur tombent sur la tête leur font beaucoup de mal.

Nous sommes à la mauvaise saison, les jours continuent à diminuer, à cinq heures du soir il fait déjà nuit. Il y a quelque temps, notre péniche dut être stoppée en pleine campagne à cause de l'obscurité. Je suis donc resté à bord, avec pour seule occupation écrire : à mes sœurs, à la famille, aux amis. Et j'ai dû attendre d'être à terre pour poster mes lettres et pour lire celles qui m'attendaient.

Le dimanche 5 décembre, je suis allé à la messe dans un petit village, et il y avait fête pour célébrer Saint Nikolas. Les hommes étaient en haut de forme avec redingote et une grande écharpe rouge, jaune ou noire. C'était amusant. Sans doute une congrégation de Saint Nikolas ...

Par contre le dimanche suivant, fatigué par un trop long séjour dans l'abri la veille au soir, je me suis réveillé trop tard pour aller à la messe. Dieu me pardonnera, j'en suis sûr ! Je reste à Homberg, je connais bien la ville maintenant, et j'aime parler avec les gens, car mon allemand s'améliore.

En plein centre de la ville, il existe une petite maison où logent depuis un an une dizaine de Français qui travaillent dans une manufacture proche. Pour égayer leur vie, ils ont fait connaissance avec de charmantes fraûlein locales, chacun la sienne ! Tout se passait bien jusqu'à ce que certains « indigènes », vexés sans doute d'une collaboration trop étroite entre nos deux peuples, se saisissent de ces jeunes femmes et, munis d'un rasoir, leur rasent le cuir chevelu. Quelle tristesse.

J'ai reçu mes cartes de rationnement. J'ai appris que les Allemands avaient touché des rations supplémentaires. Mais nous, les étrangers, nous avons eu du vent ! Heureusement que le schnaps du capitaine va me revenir, car il n'aime pas cette boisson. Certes, cela ne vaut pas un vieux cognac de chez nous, mais avec ce froid *o vous r'met le thieur en piace !*

Car il fait froid, en ce début décembre. J'ai reçu une lettre d'Yvette postée depuis presque un mois. Elle me raconte qu'à Saintes l'hiver est très dur. Je pense que c'est pire ici. Sur la péniche, il y a un grand réservoir qui stocke l'eau potable. Le matin, pour préparer mon café, je dois briser la glace avec un marteau et un burin.

Le mardi 14 décembre, j'ai fait avec ma péniche le trajet Ruhrort – Cologne. Je me suis amarré sous un joli pont de chemin de fer, et en attendant le déchargement je suis allé faire un tour dans cette malheureuse cité. J'ai acheté du très joli papier à lettre bleu, cela va faire plaisir aux « sisters ». Et le soir, nous avons assisté à un terrible bombardement sur Dusseldorf.

Au retour de Cologne, j'ai diné chez le Capitaine, à Homberg. Nous avons appris qu'un locataire de la maison, qui a 48 ans et cinq gosses, avait reçu sa feuille de route alors qu'il n'a jamais été soldat. Il travaillait dans une minoterie, ce qui faisait bien mon affaire. Il était désespéré. Nous avons trinqué ensemble. Voilà où en est la Grande Allemagne : elle mobilise les vieux ou les très jeunes. L'armée manque de chair à canons.

Nous recevons des pruneaux tous les jours. Ainsi, samedi, j'étais dans une petite ville que les Anglais ont bombardée. Une petite bombe de quelques tonnes est tombée à cinquante mètres du bateau sans faire de dégâts. Moi j'étais dans l'abri. Par contre une autre bombe est tombée sur l'hôpital, tuant un grand nombre de malades.

Voilà ma vie en ce mois de décembre. Hier à Cologne, aujourd'hui à Homberg, demain à Essen, je voyage sur de petites distances, mais presque tous les jours. La plupart des villes visitées sont dans un état désastreux, et les habitants sont désespérés. J'ai vu Münster ravagée par les bombes. Au moins dix églises ont été détruites. Les curés n'ont plus d'églises, mais ils ont quand même beaucoup de travail.

Les jours précédant Noël, j'ai fait des achats. Le capitaine m'a obtenu une carte de textile, et j'en ai profité pour renouveler ma garde-robe. Comme nous sommes invités, Raymond et moi, à réveillonner dans sa famille, je veux être bien habillé pour lui faire honneur.

J'ai acheté un complet du dimanche, car le mien commence à être un peu usé et devient trop étroit : contrairement à d'autres, moi, en Allemagne, je fais du lard ! Je me suis pesé à la gare : 74 kilos, pardessus et paletot enlevés. C'est un complet gris, il n'y avait pas le choix, mais il fait mon affaire. Je me suis acheté également une paire de chaussettes en simili laine, une chemise de travail, et une paire de brodequins (ils n'ont pas voulu me donner des souliers).

Je suis donc paré pour les fêtes de fin d'année. Le temps s'est un peu adouci, le ciel est d'un bleu superbe, et la neige ne tombe pas. Ce serait un merveilleux Noël si j'étais à Saintes avec la famille. Mais j'aurais tort de gémir, il y en a d'autres qui sont moins chanceux que moi.

Noël approche. Le 23, nous sommes à nouveau amarrés à Cologne. Mais comme le bateau ne sera pas déchargé tout de suite, le Capitaine a décidé de le laisser sur place et de rentrer à Homberg par le train. Notre chance à nous, les bateliers, c'est que nous avons un visa spécial sur le passeport qui nous permet de voyager sans problèmes.

C'est pourquoi cet après-midi du vendredi 24 décembre 1943, nous sommes tous les trois dans un wagon de chemin de fer. Le patron somnole, le copain regarde le paysage de cheminées d'usines, et moi je profite du voyage pour écrire. J'ai de la correspondance en retard, car j'ai reçu le 27 novembre un troisième colis, ainsi que plusieurs lettres d'Yvette, d'Annette et de la tante. Il faut donc que je réponde à tout cela.

Nous sommes tous fatigués, car la veille, dans la nuit du 23 au 24, nous sommes restés plus de quatre heures dans l'abri en raison des bombardements. J'ai passé le temps en lisant « Le curé de Tours ».

Nous sommes arrivés à Homberg à six heures du soir. J'ai sauté dans un tramway pour aller me confesser dans une église où je sais que le curé parle un peu français. Dans l'église, comme dans toutes celles que j'ai visitées, une crèche magnifique a été installée. Et le monument sur lequel sont inscrits les noms des soldats morts à la guerre est illuminé par un nombre impressionnant de gerbes de fleurs.

De retour à Homberg, j'ai appris que la veille les avions avaient lâché des prunes et que la rue dans laquelle se trouve la maison du capitaine en avait « gobé » deux qui, heureusement, n'ont pas explosé.

Vers dix heures, avec Raymond nous avons réveillé chez la famille du capitaine. Un repas léger, compte tenu des circonstances : pommes de terre sautées, oie et gâteaux. Et dans nos souliers, au pied du sapin (ici les souliers ne se mettent pas devant la cheminée), nous avons trouvé des cadeaux : pour chacun une grande poche de gâteaux et une boîte de cigares. Le patron a eu droit à une paire de bretelles, et la patronne à des souliers. Quant à la petite Ozola, elle était ravie d'avoir une vieille trottinette neuve et une neuve poupée vieille qu'elle a tout de suite baptisée Margo.

Le lendemain matin, je ne me suis réveillé qu'à 8 heures et demie. Messe à 10 heures et j'ai communiqué. A la sortie de la messe, il y avait de nombreux quêteurs, mais ils n'ont pas fait fortune, les habitants n'ont plus d'argent. Puis j'ai retrouvé le copain. Le capitaine voulait que nous déjeunions chez lui, mais nous avons refusé, il ne faut pas abuser. Nous sommes donc allés au restaurant : soupe, pommes de terre en sauce, côte de veau et compote.

En sortant, nous avons rencontré des Français qui allaient à une représentation théâtrale donnée par des artistes parisiens. Nous les avons accompagnés. En réalité, nous avons eu droit à du chant et à de l'accordéon.

Ces Français travaillent en usine. Ils se serrent le ceinture pour ce qui concerne la nourriture : des choux, des épinards et cinq cents grammes de pommes de terre par semaine. Aussi, lorsque nous leur avons montré toutes nos cartes d'alimentation, ils ont été stupéfaits.

Parmi eux, se trouvait un jeune homme qui, comme moi, fit partie des JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne). Avec le copain, nous lui avons donné chacun 1 500 grammes de tickets de pain et 500 grammes de pâtisserie. Ce fut notre bonne action des fêtes de Noël.

Dans une de ses dernières lettres, la tante me fait part du sort des Séminaristes à Saintes. Ils sont très malheureux car ils n'ont pas suffisamment d'argent pour se nourrir. Je prends la résolution, en cette fin d'année, de leur envoyer des produits achetés avec mes tickets. Je n'ai pas été scout pour rien !

Quant à Yvette, elle m'annonce un autre colis, dans lequel elle mettra un jeu pour la petite Ozola. Cela lui fera plaisir, ainsi qu'aux parents.

Voilà mon Noël 43. Quand je suis arrivé en Allemagne, il y a sept mois, je ne pensais pas que je le passerais loin des miens. Mais je me suis fait une raison, je crois que je serai encore « schiffer » pendant une bonne partie de l'année 1944. Le gars de l'île d'Oleron qui est parti en permission n'est pas encore revenu.

1944

Une nouvelle année : la fin du cauchemar ?

Sept mois. Sept mois sans revoir ma famille, alors que l'on nous avait promis une permission au bout de seize semaines de travail obligatoire. Et les camarades qui pensaient qu'à la fin de l'année la guerre serait terminée. Moi je ne me faisais pas d'illusions. Malgré les bombardements, le pays tient toujours bon. Le peuple allemand est pris entre deux feux, si je peux me permettre cette expression. D'un côté, il voudrait que la guerre finisse, pour échapper à l'horreur et vivre enfin en paix. D'un autre côté, il ne veut pas que son pays, son Allemagne, perde la face.

Et l'on écoute des informations contradictoires. On signale l'avancée des alliés, surtout des Américains, sur terre, en Italie et en Afrique, en appui des bombardements. Mais on entend dire, également, que les Allemands opposent une résistance acharnée, fabriquent de nouvelles armes beaucoup plus performantes, et Hitler fait des discours pour regonfler le moral des troupes. On nous annonce que Mussolini a été emprisonné, mais a été délivré et mis en sûreté par l'armée allemande.

Qui croire ? La propagande joue à plein des deux côtés. Mais moi je suis sur place, au milieu de la tourmente, et je me rends bien compte que la situation de la population allemande se dégrade, et celle des prisonniers et des travailleurs français également.

Le 26 décembre après-midi, c'était un dimanche, je suis allé à Cologne et j'ai visité la ville une nouvelle fois. Que de changements depuis mon arrivée en juin 43 ! Elle est méconnaissable. Les bombardements ont été tellement efficaces, que les maisons les plus hautes ne font que deux mètres cinquante. Les habitants se nourrissent grâce aux soupes populaires : une « poêlonne » sur trois pierres, au milieu d'un endroit déblayé. Il règne une odeur écœurante de brûlé et de mort. J'ai tenté de trouver une brasserie, pour me désaltérer, mais pas moyen !

Et la cathédrale, la magnifique cathédrale, il y a des échafaudages de tous les côtés pour éviter qu'elle s'effondre. Comment voulez-vous, après tout cela, que j'aie le moral. Lorsque je suis arrivé dans ce pays, contraint et forcé, je faisais bonne figure en me disant que, finalement, je ne serais pas trop malheureux en travaillant sur une péniche, et que je verrais du pays. Et je m'imaginais que je bénéficierais des congés payés, puisque j'étais un travailleur rémunéré, certes pas bien cher, mais j'avais une feuille de paye.

Pauvre innocent ! A vingt ans on s'imaginer que la vie est facile, qu'elle est devant soi, qu'on ne risque rien, et on tente de faire abstraction de la guerre. Dieu me protège, il ne m'arrivera rien, pensais-je ! Avec le recul, en ce dimanche 2 janvier 1944, je suis de garde sur le bateau, et je suis désabusé, je ne vois pas le bout du tunnel.

Je vais passer l'hiver ici, c'est certain, entre Dusseldorf et Essen. Je ne pense pas aller plus loin, et cela m'arrange. Il y a quelques mois, je voulais voir du pays, j'ouvrais les yeux en grand, je souhaitais voyager en Hollande, à Strasbourg, et ailleurs, mais maintenant un ressort est cassé, je voudrais que tout cela finisse pour rentrer chez moi, le travail sur la péniche ne m'intéresse plus.

Il neige un peu moins, mais il fait quand même très froid. J'ai « emprunté » une vieille casquette bleue marine au capitaine, pour protéger ma pauvre tête des frimas, mais j'ai écrit à mes sœurs pour qu'elles m'en envoient une. Attention pas un béret, cela ne ferait pas sérieux pour un marin d'eau douce, mais une vraie casquette. Elles peuvent me rendre ce service, je viens de leur envoyer un mandat de 1 500 francs.

J'écoute la radio, quand c'est possible, et j'ai entendu que le camp militaire de Cognac a été bombardé dans la journée du 31 décembre. Depuis Saintes, j' imagine que les habitants ont dû entendre les déflagrations. L'étau se resserre autour des Allemands, mais il reste encore beaucoup à faire.

Voilà. Nous sommes dimanche, le premier dimanche de l'année 1944, comme d'habitude je suis seul, de garde, sur le navire amarré à Homberg, j'ai le cafard, et je fais ma correspondance. Je n'ai pas reçu de courrier de ma famille depuis plusieurs jours, mais cela ne m'inquiète pas trop, car les services postaux ont pris du retard avec les fêtes du Nouvel an. Je recevrai certainement dans la semaine plusieurs lettres en même temps, et cela me reconfortera.

Quand je dis que je n'ai pas reçu de courrier, ce n'est pas tout à fait vrai. En effet tous les travailleurs et les prisonniers français ont reçu un livre de prières. Oui, un livre de prières ! J'aurais préféré recevoir un colis, les prières, je les connais. Est-ce une bonté du Maréchal ? Je ne sais pas, mais voici ce qui est écrit en tête du livre :

« Cher Ami,

Ce livre de prières (autorisé par la censure allemande) est utilisé déjà par plus de 800 000 captifs. Même ceux qui sont transformés en travailleurs le désirent. Toute une équipe a travaillé pour te l'envoyer. C'est pour t'aider à retrouver le Christ, ce Christ si bon, que la France fidèle t'offre ces quelques pages en attendant ton retour. Confiance !

Abbé Jean Rodhain, Aumônier général des prisonniers et des travailleurs ».

Elle est bien gentille, la censure allemande, d'avoir autorisé ce livre. Et ils sont braves, tous ces gens qui ont travaillé à cet ouvrage pour le confort des prisonniers et des travailleurs ! Est-ce qu'ils se rendent bien compte que ce n'est pas de cela que l'on a besoin ?

Ce soir je vais me faire ma « popote ». J'ai pu trouver un peu de lait, ce qui n'est pas une mince affaire, et je vais cuisiner une bouillie d'orge. Je sais que ce n'est pas génial, mais allez trouver mieux, par ce froid hivernal, et cette pénurie de denrées alimentaires.

La routine

Vous allez dire que je ne pense qu'à ça, mais j'avais un mince espoir d'obtenir une permission, car un camarade de Sedan est parti et s'il revenait c'était à moi de voyager jusqu'à Saintes. Mais je n'ai vraiment pas de chance, il n'a pas donné de nouvelles. J'ai son adresse, et si j'ai l'occasion de passer par Sedan, j'irai lui dire ce que je pense.

Le début du mois de janvier a été relativement sage, comme si les alliés reprenaient des forces avant l'assaut final. Aussi la nuit j'ai mieux dormi, sans les alarmes et la DCA qui annoncent l'arrivée des avions.

Je fais des petits voyages entre Lubeck et Ruhrort (environ cinquante kilomètres entre les deux villes) pour transporter des marchandises que, comme d'habitude, les prisonniers russes « se font un plaisir » de décharger. Les camarades qui sont dans les usines me disent que j'ai la planque. J'en conviens, car si eux maigrissent moi je grossis. Mais je me fais un peu de soucis, en effet le Rhin commence à monter et j'ai peur que l'on fasse des voyages plus longs.

Et la vie suit son cours ... comme le Rhin ! La routine ! Le 15 janvier, de retour de Lubeck, j'ai eu deux lettres, une d'Yvette et une autre de la cousine Annette. Elles datent du 27 décembre. Vingt jours pour arriver jusqu'à moi, le courrier marche vraiment au ralenti.

Les bombardements ont repris, après l'accalmie précaire du début d'année. Le 14 janvier au soir deux alarmes : le ciel était clair et l'on voyait parfaitement les avions dans la lueur des projecteurs. Puis à 4 heures du matin, nouvelle alerte : ils sont pénibles de nous réveiller à une heure aussi matinale. Comme la péniche est amarrée au milieu du fleuve, il faut que je saute dans le canot pour aller aux abris.

Début février, j'ai eu la chance de recevoir deux colis en même temps. C'est beaucoup, en un seul jour, pour un seul homme. A l'intérieur j'ai trouvé une casquette, elle est magnifique. Sur le devant, à la place des fleurs, la femme du capitaine a cousu l'insigne de la marine marchande : une ancre entourée de lauriers. J'ai fière allure, je vais envoyer une photo à mes sœurs.

Je suis au repos à Duisburg pendant le mois de février, parce que Raymond, qui pensait peut-être plus aux filles qu'à la conduite du bateau, a percuté la pile d'un pont. Il faut donc redresser le nez de la péniche, et cela prend du temps.

J'en profite pour écrire, et j'ai envoyé à mon tour un colis à Saintes, avec du savon, de la lessive, du café etc.

Et les alarmes continuent. La routine : quatre par jours environ. Les « terroristes » ne lâchent pas la pression. L'autre matin, j'ai ramassé sur le pont des éclats de bombes larges comme des assiettes plates. Chaque soir, à partir de 19 heures, on attend le beuglement des sirènes, on sait qu'elles vont se mettre en branle, on s'est habitué, et on ne s'endort pas.

Nous sommes maintenant au début du mois de mars 1944. On annonce l'arrivée prochaine du printemps, mais en réalité il fait un froid de chien, et nous avons au moins quinze centimètres de neige. Le dimanche 5 mars, comme Raymond est malade il a fallu que je prenne la garde. La journée s'est bien passée. Le matin je suis allé à la messe, et l'après-midi j'ai bouquiné.

Mais la veille, j'ai eu une grosse frayeur. Vers 8 heures du soir, je dîne et je me couche. J'étais tranquillement dans mon premier sommeil, quand je suis réveillé par la sirène : présomption d'alerte. Après maintes hésitations je reste au lit. Bien mal m'en a prit, car un quart d'heure après, la DCA commence à cogner. En vitesse je m'habille, et comme je suis amarré à trente mètres du bord je prends la barque et je rejoins la terre le cœur battant pour aller me réfugier dans l'abri.

La routine. Il faut dire que dans l'abri, on retrouve toujours les mêmes personnes, et avec mes petites notions d'allemand j'arrive à discuter avec mes compagnons d'infortune. Eux aussi se sont habitués à cette situation, mais je remarque, à leur regard et à leur attitude une certaine fatalité, même s'ils ne veulent pas le montrer.

Pour nous, la situation ne s'améliore pas. Il est question que l'envoi du courrier nous soit contingenté. Nous n'aurions droit qu'à deux lettres par mois. Il est vrai que depuis longtemps les prisonniers et les travailleurs en usine qui, eux, sont rationnés depuis longtemps, nous remettent leurs lettres pour les faire partir avec les nôtres. Souvent j'arrivais à la Poste avec, à chaque fois, une dizaine d'enveloppes pour des destinations variées. Cela a fait réagir les employés, et je risque donc de ne pas pouvoir donner de mes nouvelles autant que je le souhaiterais.

La routine. J'ai entamé mon dixième mois de résistance passive. Et je suis toujours en vie. Pour combien de temps ?

Pour ne pas me laisser abattre, ce soir je vais me faire des *monjhettes* tirées du colis de mes sœurs, avec 85,50 grammes de lard. Ce sera délicieux.

Lettre à la famille

Homberg le dimanche 12 mars 44

Chers tous,

Quoi vous raconter, sinon toujours les mêmes choses ?

Cette semaine je suis allé à Emmerich, ville frontrière de Hollande, porter du charbon, et hier au soir, du moins cette nuit, nous avons subi froidement un bombardement mal réglé, car elles sont tombées à cent mètres de l'objectif, un pont.

Le matin j'ai pris le tramway et je suis allé à Moers (à l'ouest de Duisburg) qui avait reçu une bombe dimanche dernier. Rien qu'une, mais de taille, une « luftmine » (bombe à air comprimé) de huit tonnes (80 quintaux). Elle est tombée en pleine ville, comme d'habitude, et plus de cent maisons, dont l'hôpital, ont été volatilisées.

Il est 16 heures et j'en reviens, car j'ai assisté à la messe et j'ai déjeuné au restaurant à Moers.

Le camarade est guéri, le médecin lui a signé sa feuille de reprise. Il lui a trouvé un rhumatisme, le prochain lui trouvera peut-être un poil dans la main !

La péniche Harpen 22, avec laquelle je dois partir demain matin, est près de moi. Je ne sais pas où je vais aller. Je voudrais bien me diriger à Cologne, car je n'ai plus de papier à lettre.

Ce soir je vais faire, pour souper, un régal : du macaroni à la graisse d'oie. Car le copain a reçu un colis, mais il est tellement courageux que c'est à moi qu'il donne tout ça. Demain matin, quand il sera de retour de ses poulaillers, il en trouvera à l'entrée de sa cabine. Car je ne l'attends pas pour souper, comme de bien entendu.

C'est maintenant bien fini, je ne pourrai pas être à Saintes pour le 25 mars, la frontière étant fermée jusqu'au 15 mai. Soyez certains que ce jour-là, si je suis en route, ma pensée sera toujours vers vous ...

Quelle vie, mon Dieu !!!!! Heureusement que nos « libérateurs » ne vont pas tarder ...

Je m'arrête, je ne sais pas si je pourrai vous écrire cette semaine, à moins que je trouve un autre bateau qui vienne par ici pour mettre la lettre à la poste ... Jusqu'à présent vous n'avez pas à vous plaindre, je me suis débrouillé, mais pourrai-je toujours ?

Vous embrasse tous affectueusement.

Le printemps arrive

Je suis sur un nouveau bateau, le « Harpen 58 », avec un Hollandais pour coéquipier. Nous n'arrêtons pas de naviguer, il est donc difficile d'écrire et d'envoyer mes lettres, car nous passons peu de temps à terre. Depuis le mois de mars, je ne suis resté que trois jours à mon port d'attache de Duisburg. J'ai fait sur mon bateau autant de kilomètres que si j'avais traversé la France du nord au sud. C'est surtout du charbon que nous transportons

J'ai navigué jusqu'à Bingen, au croisement du Rhin et du Main, Cologne, Coblenz, Bonn, Mannheim etc. Ce sont des voyages courts mais fréquents. Lorsque la péniche s'arrête, nous restons amarrés au milieu du fleuve, et nous devons rester à bord. La seule chose à faire c'est écrire, lire, diner et dormir. Je ne peux même pas parler français, car mon nouveau camarade ne connaît que la langue de son pays. Récemment j'ai lu un excellent livre « L'homme de l'offrande » d'Yvonne Estienne, c'est la vie d'un curé de campagne. Je ne sais pas trop comment il est arrivé jusqu'à moi, il vient du stalag IX B, mais c'est de la bonne presse.

Le seul avantage, dans ma vie de chien, c'est le printemps qui est arrivé. L'hiver, le froid, la neige, tout cela est derrière nous. Et le paysage est magnifique. J'ai reçu il y a quelques semaines une carte du Curé de Saint-Eutrope de Saintes, l'abbé Bardet, qui me racontait que cette partie de l'Allemagne est une des plus belles régions de l'Europe. Il a raison. Le Rhin coule entre des montagnes, et au détour d'un méandre, on aperçoit de magnifiques châteaux à flanc de coteau. En ce moment avec les arbres fruitiers et les fleurs, j'en prends plein la vue.

Mais Monsieur le Curé doit penser comme moi, notre Charente est belle, elle aussi. Et entre nous, je préférerais naviguer sur notre fleuve de Saintonge que sur le Rhin.

Le printemps est de retour, mais les bombardements se poursuivent. Ainsi le 18 avril, nous venions de quitter Coblenz, en fin de matinée, quand les avions sont arrivés et ont lâché leurs engins sur la ville pendant trois heures de temps. Il paraît que trois cents enfants ont été tués. Les Allemands ont mis en place des ballons pour faire barrage, mais ils sont inoffensifs.

Et Mannheim ! Incroyable, il ne reste pratiquement rien de la ville que j'ai connue. Nous étions à trente kilomètres lorsque le bombardement a eu lieu, la nuit, et on y voyait comme en plein jour. Le bateau tremblait à cause du bruit. Et je voyais le capitaine, de la tristesse dans les yeux. J'entends la population parler de plus en plus de l'invasion de l'Allemagne par les alliés. Les gens ont peur, surtout des Russes. Mais je ne crois pas que ce sera pour tout de suite.

Et Königswinter (Hiver des Rois), qui est une cité climatique, bombardée aussi. Comme si le fait de détruire quelques grands hôtels allait abrégier la durée de la guerre. Les alliés ne se contentent pas de bombarder les villes stratégiques, ils ont élargi leur champ d'action. Comme s'ils voulaient détruire l'Allemagne, la réduire en cendre, la mettre à genoux. Et c'est la population civile qui souffre.

Ce qui m'inquiète, c'est de voir apparaître, de plus en plus souvent, des avions à basse altitude qui bombardent sans que la DCA entre en action. J'ai appris qu'un remorqueur, le Harpen VII, du côté de Strasbourg, a reçu une salve d'un avion anglais. Heureusement, il n'y eut que des dégâts matériels. Mais les « schiffers » ont eu peur. Et ces attaques, c'est quelque chose de nouveau. Les alliés prennent de plus en plus de risques.

Les jours passent, le mois de mai a pointé son nez, il fait très chaud et je navigue. Malheureusement, depuis mars je n'ai pas de nouvelles de la famille, car le courrier marche très mal. Je m'inquiète de ne pas savoir comment va la vie à Saintes. Mes sœurs, que deviennent-elles ? Reçoivent-elles mon courrier ? Sinon elles vont croire que je suis mort.

En plus, c'est devenu officiel, nous ne pouvons plus envoyer que deux lettres par mois. Je pense que les censeurs sont débordés et c'est certainement pour cette raison que la cadence de nos correspondances a été réduite. Les pauvres censeurs, c'est vrai qu'avec moi ils avaient du boulot ! Par contre, nous pouvons envoyer autant de « Postkartes » que nous voulons. L'ennui, c'est que l'on ne peut pas écrire un roman sur ces bouts de papier !

Le dimanche 7 mai, nous avons quitté Cologne, et juste avant le départ le facteur m'a enfin apporté trois lettres. Quelle joie ! Le moral est remonté en flèche. J'ai eu des nouvelles de la famille. C'est ainsi que j'ai appris que le cousin Pierre était nommé à Archiac. Quand irai-je lui rendre visite et l'entendre célébrer la messe ? Yvette m'a confirmé que l'argent que j'avais envoyé est bien arrivé. Et Thérèse m'annonce un colis. Je vais leur répondre tout de suite, car j'ai besoin de chaussettes. C'est idiot, mais celles que j'ai sont trouées. Et j'espère avoir des bons pour changer mes souliers, ceux que je porte font peine à voir. Sinon, je marcherai avec des galoches en bois, pas besoin de bons pour s'en procurer.

J'ai quand même vu une ville intacte : Bad Salzig, à trente kilomètres au sud de Coblenz. C'est une ville balnéaire (bad = bain). Nous avons amarré la péniche, le mercredi 10 mai, avant de repartir avec un nouveau remorqueur. Mais quand ? Pour où ? On ne nous le dit pas. Même le capitaine ne le sait pas, il découvre sa feuille de route au dernier moment. La Compagnie Harpen a-t-elle peur des espions anglais ?

Bien entendu, j'ai visité la ville, comme je le fais à chaque fois que nous nous arrêtons. Elle est magnifique, près des montagnes, avec l'église en évidence au sommet. A côté de nous, une péniche porte un joli nom : « Charente ». Le capitaine croyait que c'était une ville de France. Je lui ai expliqué que c'était le nom de mon fleuve, que je n'ai pas revu depuis presque un an, pas aussi long que le Rhin mais aussi beau. Je vais écrire à Georges Clément (1), du Café de Paris, pour lui signaler qu'un bateau, en Allemagne, porte le nom de notre rivière. Il devrait en être fier.

Voilà ma vie en ce moment. Nous avons passé trois jours tranquilles à Bad Salzig, j'ai pu me ravitailler (j'ai acheté cinquante kilos de pommes de terre sans ticket) et le samedi 13 mai, à 9 heures du matin, nous avons reçu la feuille de route : destination Wörms, au nord de Mannheim.

(1) Georges Clément, propriétaire du Café de Paris et Président du Syndicat d'initiative de Saintes. C'est lui qui est à l'origine de la souscription lancée en 1938 pour venir en aide à Goulebenéze.



Worms le 14.5.44

Cher tous,

Je viens de passer un très beau dimanche, il pleut à plein temps alors cette après ^{si qu'elle} midi au cinéma me boirer enfin espérons que l'heure tant attendue approche. Je compte rester ici jusqu'à Vendredi ou Samedi après je remonterai j'irais à Bologne chercher des liquettes. toujours la même vie. j'ai visité Worms c'est pas mal car ce n'a pas été presque lombard. c'est une ville que la moitié des maisons date du 11^{ème} siècle, une belle église et de vieux monuments

Bien affectueusement *apf*

Exemple de postkarte

Le voyage le plus long

Le 9 avril, jour de Pâques, nous avons quitté Duisbourg, pour descendre le Rhin, jusqu'à Strasbourg. Le 23 avril, nous nous trouvions à Mannheim, où nous avons passé quelques jours. Le 14 mai, jour de la fête de Jeanne d'Arc, nous nous sommes arrêtés à Worms. Nous avons poursuivi notre route, et le dimanche 28 mai, pour la Pentecôte, c'est la petite ville de Spay, sur la rive gauche du Rhin, au sud de Coblençe, qui nous a accueillis. Le paysage est différent de celui de Duisburg, les montagnes ne sont pas loin, et la vie est plus calme, le pays est moins touché par les bombardements, pour le moment.

A Spay, plusieurs péniches étaient amarrées, et j'ai trouvé quatre matelots français avec lesquels j'ai fêté ma première année d'exil. Il faut vous dire que, dans cette région, il n'y a pas de bière mais du vin. Alors nous en avons profité.

En l'absence du capitaine, je les ai invités sur « mon » navire, et nous avons déjeuné tous ensemble. J'avais préparé un menu « maison » : des pieds de cochon en gelée, et une omelette, avec des œufs que l'un des quatre copains s'était procurés. Un vrai régal, arrosé d'un petit vin de la région.

Après le repas, nous sommes allés à Boppard, un peu plus au sud, et comme il faisait chaud, nous avions besoin de nous rafraîchir. Ce vin frais nous faisait du bien, nous étions « benaises ».

Mais le soir, nous avons dû nous résigner à rentrer. Arrivés à Spay, il nous fallut regagner les péniches, amarrées à 150 mètres de la rive. Comment faire ? Pas question d'appeler le Capitaine ! Heureusement, le Bon Dieu des ivrognes nous a donné un coup de main. Nous avons trouvé une barque, ce qui nous a permis de nous reconduire mutuellement à nos bateaux respectifs : pour des professionnels comme nous, cela ne posait aucun problème.

J'avoue que je me sentais un peu bizarre, une fois monté à bord. Je trouvais que la péniche tanguait, je ne comprenais pas pourquoi ... Aussi je n'ai pas tardé à me mettre au lit, et à ronfler comme un bienheureux.

Quant à la barque, elle doit continuer à naviguer, sur le Rhin.

J'ai reçu plusieurs lettres, dont une d'Yvette m'annonçant que l'oncle André avait été décoré de la légion d'honneur pour ses faits d'arme durant la guerre de 14-18. Je vais lui écrire pour le féliciter.

Début juin, nous sommes remontés jusqu'à Coblençe où nous avons pris livraison de lignite, à décharger plus au sud. En passant à Godesberg, nous avons vu un camp de prisonniers français de haut rang : des généraux et des diplomates. Un bel hôtel, entouré de barbelés.

C'est au dernier moment que nous avons appris notre destination pour décharger le lignite : Strasbourg. Divine surprise ! Cela fait plus d'un an que je n'ai pas revu la France.

Enfin, le 10 juin, nous avons accosté à Strasbourg. Pendant que les Russes déchargent le navire, je visite la ville. Je veux tout voir, je veux en profiter, j'en ai besoin. Je suis même monté en haut de la flèche de la cathédrale, sur la plate-forme, à soixante mètres de hauteur : une vue magnifique sur la ville.

Le 14 juin nous allons à Khel, en face de Strasbourg, de l'autre côté du Rhin, pour récupérer des planches destinées à Cologne et Düsseldorf. Je n'aime pas trop ça, car il suffit d'une bombe incendiaire sur notre rafiote pour que tout flambe, impossible d'éteindre l'incendie.

Mais dès 16 heures trente, tous les soirs, je quitte le navire et je continue mes visites de la capitale alsacienne. Vivement qu'elle soit délivrée et qu'elle revienne dans le giron de la France. Mais je suis heureux à Strasbourg, j'entends parler français, avec cet accent si particulier. Un vrai bonheur.



Pourtant il faudra bien partir. Cela fait deux mois que j'ai quitté Duisburg, et je suppose que plusieurs lettres, et peut-être des colis m'attendent. Et je n'ai pas reçu mes cartes d'alimentation.

En rentrant de mes visites touristiques, le soir, seul dans ma chambre sur la péniche, je continue à écrire à l'oncle, à la tante et à mes sœurs, pour leur raconter ma vie. Et le 6 juillet, nous repartons avec notre chargement.

Le 9 juillet, nous arrivons à Cologne sains et saufs, et les planches de bois commencent à être déchargées. Nous y restons trois semaines, avant de repartir pour Düsseldorf afin de vider le restant. Je continue à visiter la ville, que je commence à connaître par cœur.

Nous sommes le dimanche après-midi 23 juillet, la journée est magnifique, et je suis de garde sur le navire. Je me prélasser, la pipe entre les dents, et j'écris ma correspondance. Le moral est remonté, car j'ai reçu un nombre impressionnant de lettres, et on m'a assuré que des colis m'attendaient à Duisburg.

Il me tarde de rentrer au port d'attache. C'est la première fois que je fais un voyage aussi long. Certes, je n'ai pas beaucoup de travail, mais je m'ennuie. Et presque toutes les nuits, il y a les alertes, les avions, la DCA, les bombes. J'ai l'impression que les British font des incursions de plus en plus fréquentes. On raconte que les Américains ont débarqué en France, en Normandie. Je n'ose pas y croire ! Je n'ai pas de nouvelles du copain Raymond, je suis inquiet pour lui.

Le matin, je suis allé à la messe à la cathédrale de Cologne. La cérémonie se déroule dans la sacristie, car les bombardements ont fragilisé la nef. Mais on m'assure que les réparations devraient être faciles. J'ai vu une statue de la Vierge avec un enfant dans les bras. Rien d'étonnant, me direz-vous. Sauf que Marie et l'enfant Jésus étaient noirs. Il faut que je me documente, c'est étrange.

Dans une de ses lettres, Yvette me raconte que la petite Tété prend de plus en plus d'assurance, et sort souvent avec des copines ... et des copains. Peut-être a-t-elle reçu le coup de foudre ? Je vais demander à sa sœur de la surveiller ...

Depuis mon arrivée, tous les soirs j'entends des chants et des rires. Je me suis rendu compte qu'il s'agissait de prisonniers français enfermés dans un « komando ». Comme ils chantent aussi faux que l'harmonium de Saint Vaize, je leur ai rendu visite pour les féliciter pour leur bel organe. J'en ai profité pour me faire couper les cheveux, car l'un d'eux était coiffeur dans le civil.

Le remorqueur « Richelieu » pointe son nez. Il doit nous conduire à Düsseldorf. Ensuite, retour à Duisburg.



La mort de Raymond

Juillet 1944. Un an que je suis en Allemagne. Drôle d'anniversaire. Je ne pensais pas y rester aussi longtemps, et ce n'est pas fini. Si je reviens sain et sauf et que je peux chopper le collabo qui m'a fait envoyer dans cet enfer, je crois que je lui casserai la gueule. Après, bien entendu, j'irai me confesser.

Duisburg a été récemment bombardé, et les avions n'ont pas fait de détail. Une grande partie de la ville a été détruite. Heureusement pour moi que j'étais sur la péniche, au milieu du Rhin, à plusieurs kilomètres, car j'aurais pu y passer. Il ne faut pas oublier que c'est mon port d'attache.

Par contre, j'étais inquiet pour le copain Raymond. Nous ne naviguons plus ensemble depuis plusieurs semaines, mais nous avons quand même gardé des contacts. Or la lettre que je lui avais adressée m'est revenue. Aurait-il été pris sous les bombes ?

Plus tard, j'ai appris qu'il était tombé malade et qu'il avait été admis à l'hôpital, où il était soigné. Je ne sais pas trop quel type de maladie il a concocté. Je me suis promis d'aller le voir dès que je regagnerai Duisburg. Je l'ai souvent critiqué, et j'en ai un peu honte, car finalement c'est un brave gars, qui a le cœur sur la main, et nous avons ensemble un tas de souvenirs communs. Des bons et des moins bons. C'est vraiment un copain, au sens noble du terme, un ami sur lequel on peut compter.

De retour à Duisburg, je lui ai rendu visite, je l'ai trouvé changé, amaigri. J'ai eu du mal à reconnaître le fringant coureur de jupons. Je suis très inquiet. Il m'a reconnu, nous avons discuté, mais il se fatigue très vite. Je suis revenu le voir à plusieurs reprises, mais à chaque fois j'ai constaté un déclin de sa santé. Il se sentait mourir, et il m'a fait promettre d'écrire à ses parents pour leur expliquer ce qui lui était arrivé.

Et un jour on nous a annoncé son décès. Il est mort dans ce sale pays, sans avoir revu sa famille et ses amis. Cela m'a fait beaucoup de peine, et j'ai promis qu'à partir de ce moment j'arrêterai de gémir sur mon propre sort. Moi aussi je suis loin des miens, que je n'ai pas revus depuis un an, mais je suis toujours vivant. J'ai eu de la chance jusqu'à maintenant, et j'espère que cela va durer.

Raymond a été enterré dans un cimetière d'Essen. Nous étions plusieurs Français, « schiffers » sur les péniches, comme lui, à l'accompagner pour ce dernier voyage. J'ai rencontré des représentants de la Croix Rouge qui m'ont précisé qu'ils allaient informer la famille. Mais quand ? Je vais écrire à ses parents tout de suite. Ce n'est pas une chose facile, mais c'est le moins que je puisse faire pour mon copain.

Lettre à mes sœurs

Bingen, le 10 august

Liebe schwesters (chères soeurs)

Parti dimanche de Duisbourg, arête avant Cologne mardi ... Enfin, cet après-midi le bateau-post est venu m'apporter une lettre du 14 juillet 44. Je l'attendais avec impatience, car je savais depuis bientôt plus d'un mois que vous aviez subi un bombardement. Vous avez pu vous rendre compte que ce n'est pas drôle. Et encore vous aviez peut-être dix avions, mais imaginez-vous 1 000 ou 2 000 machines, voyez d'ici.

Je me dépêche, car le bateau part dans 15 minutes. Je ne sais pas si vous recevez mes lettres, je vous en ai envoyé une avant-hier de Salsig, si vous les recevez vous devez savoir que je vais à Strasbourg, je vous écrirai plus longuement de là-bas.

Bingen est situé 20 kilomètres avant Mainz (Mayence), naturellement sur le Rhin. Je viens de vider une bouteille de blanc du dernier colis, avec un copain de Montendre, presque un paroissien de Monsieur le curé d'Archiac. Nous avons bu à sa santé.

Je crois que la rue Berthonnière verra bientôt mes pas, car du train où vont les choses nous ne comptons pas passer un autre hiver en Rheinland.

Pour les bombes, je vous parle avec expérience (52 bombardements sérieux), il suffit de garder son sang-froid, ce n'est qu'un mauvais quart d'heure à passer. Mais quand la sirène me réveille, ce qui est rare, je prends ma pipe et du tabac et regarde le feu d'artifice sur le pont. C'est aussi intelligent que d'aller dans un caveau, vous allez au jardin.

Je termine, car le kpitaine est derrière moi à me casser les pieds pour me faire presser.

Ayez confiance, voilà la fin, d'ici peu on fumera le calumet. Bises à tous.

La grande pagaille

En ce début de mois de septembre 1944, l'été s'en va. Nous sommes arrêtés à Bad-Salzig, au sud de Boppard, en attendant un remorqueur qui doit nous emmener dans un endroit que nous connaissons au dernier moment.

Je disais dans une de mes dernières lettres que je serais de retour prochainement rue Berthonnière. J'en suis moins sûr. Les bombardements sont de plus en plus fréquents et violents, et je ne sais pas si j'en sortirai vivant. On dirait que les alliés jettent toutes leurs forces dans la bataille, pour en terminer au plus vite. Je ne reçois plus de lettres, et je n'en écris pas, car le service postal ne fonctionne plus. Duisbourg a été bombardé à nouveau, que reste-t-il des bureaux de Harpen ? Mes sœurs vont-elles penser que je suis mort ? J'ai un carnet dans lequel je prends des notes sur tout ce que je vois.

Chaque matin, en me levant, je me demande ce que me réserve cette nouvelle journée. Sera-t-elle la dernière ? Je vis au jour le jour.

Pourtant les nouvelles sont formidables. On nous annonce que Metz est tombé officiellement. Officieusement, Mulhouse et Strasbourg sont tombées également, et la ligne Siegfried serait enfoncée dans le Luxembourg. Sarrebrück serait occupée, ainsi que la Belgique, à l'exception d'Anvers. La Finlande serait aux mains des alliés. Il paraît que la Bulgarie et la Roumanie viennent de capituler. Saintes, ma ville de Saintes, serait sur le point d'être libérée. Qu'y a-t-il de vrai dans toutes ces « informations » ?

A Bad-Salzig je suis à peu près à l'abri ... pour le moment. Je connais bien la région, pour y avoir passé quelques jours l'an dernier. Le soir, je vais me confesser dans une belle petite église, sur la montagne, près de la ligne de chemin de fer. Ce qui me permet d'apercevoir le trafic. Toutes les cinq minutes, passent des trains de troupe, de munitions, de matériel, et de la Croix rouge. Et cela dans les deux sens !

Sur la route, on voit défiler de nombreuses voitures couvertes de matelas, comme cela se passait en France au début de la guerre, lorsque nous avons vu arriver les réfugiés chassés par l'avance allemande. Juste retour des choses ! Mais également des autos militaires, sans que l'on sache si elles vont au front ou si elles fuient.

Sur le Rhin, j'ai vu un train d'avions et de pilotes qui remontait le fleuve. Je ne sais pas quelle en était la destination.

La radio a annoncé que des convois entiers de tanks et de matériel avaient été abandonnés, faute de carburant.

Tout cela montre qu'il y a une pagaille indescrivable dans l'armée allemande. Rien à voir avec les orgueilleux soldats qui nous ont envahis il y a presque quatre ans. Les Allemands disent que c'est Rommel qui les a trahis. L'armée garde quand même l'espoir, car on parle d'une nouvelle arme, le V2, qui devrait entrer en action et redonner le moral aux troupes. Je ne sais pas trop de quoi il s'agit.

C'est pour toutes ces raisons que la rue Berthonnière est encore loin. Nous sommes toujours sur la péniche, au milieu du Rhin, mais le Capitaine ne reçoit pratiquement plus de directives de la direction d'Harpen. Le seul objectif, c'est de protéger les bateaux contre les bombardements et contre les avions, des « Mosquitos », qui viennent maintenant de plus en plus souvent « en piqué » pour nous mitrailler. Protéger la péniche n'est pas une chose facile et n'est pas notre préoccupation. Lorsque nous voyons des avions arriver, ce qui nous importe c'est de sauver notre peau. Alors nous sautons dans le canot pour nous rendre sur la rive, sous les arbres, en espérant que les pilotes ne nous aperçoivent pas.

Chaque matin, le Capitaine quitte le navire pour téléphoner au bureau de Harpen afin de prendre les ordres. Le problème est de trouver un téléphone en état de fonctionner, car les bombes ont fait des dégâts considérables. Et si par chance il réussit à trouver une ligne, il n'arrive pas à joindre son correspondant. Lorsqu'il revient à bord, le soir, il est démoralisé et se console avec la bouteille de schnaps, dont il me fait profiter. Alors nous attendons, amarrés au milieu du fleuve, à la merci des avions anglais ou américains.

Le dimanche 3 septembre, à 7 heures du matin, je suis allé à la messe et je me suis à nouveau confessé. Au moins je serai en règle s'il m'arrive quelque chose. Le prêtre a demandé à ses paroissiens de prier pour la victoire de l'armée allemande, moi j'ai prié pour la défaite. Le Bon Dieu doit être bien embarrassé ! Mais je crois que c'est moi qu'il a entendu.

Puis nous avons vu arriver le Harpen 1 qui doit nous remorquer jusqu'à Mayence. Le pilote nous apprend qu'il est mobilisé pour aller défendre la ligne Siegfried, avec des jeunes de 15 ans, des garçons et des filles chargés de creuser des tranchées. On recrute de plus en plus jeune dans l'armée allemande. Une fois arrivés à Mayence, nous donnera-t-on une nouvelle mission ?

Dans la nuit du 4 au 5 septembre, les alarmes n'ont pas cessé, je n'ai pas dormi. Et le matin nous apprenons par un matelot envoyé par le bureau que notre prochaine destination sera Karlsruhe.

La propagande bat son plein. Il paraît que les nouvelles armes de l'armée allemande sont prêtes, et que les ennemis vont déguster. En deux heures et demie, plus de 600 avions américains auraient été abattus. A Metz et à Mulhouse, les Américains auraient été repoussés, la Belgique et la Hollande auraient été reprises. Les Allemands sont regonflés pour huit jours, jusqu'à la grande désillusion.

Nous partons, mais à petite vitesse. Rien à voir avec les voyages de l'an dernier, quand les avions nous laissaient tranquilles dans la journée, pour nous bombarder la nuit, lorsque nous étions au port. Maintenant, c'est à n'importe quelle heure du jour et de la nuit que l'alarme retentit. Au cours du voyage, nous sommes obligés de nous arrêter régulièrement, de jeter l'ancre, et de nous réfugier dans les abris. Il faut dire que ça cogne de plus en plus dur, et que les pauvres avions allemands qui survolent le Rhin entre deux attaques ne peuvent pas faire grand-chose. Je vois le Capitaine de plus en plus démoralisé : « Dans huit jours c'est fini », nous dit-il. Si c'était vrai.

Nous croisons des péniches coulées, qui n'ont pas été évacuées faute de main d'œuvre pour le faire. Jusqu'à maintenant j'ai eu de la chance, mais j'ai peur que ce voyage soit mon dernier, et qu'il se termine par une croix de bois ... dans un cimetière. Ainsi, le 8 septembre, nous avons dû stopper, le ciel était couvert d'un millier d'avions. Des bombes sont tombées à trois cent mètres de la péniche.

Du côté de Mayence, on aperçoit d'épaisses colonnes de fumées. Nous passons à Worms en feu, avec des flammes de plus de trente mètres de hauteur. A Ludwigshafen l'usine de produits chimiques est en feu, et nous n'y voyons pas à cinquante mètres. Des bombes non explosées sont visibles sur le bord du fleuve. C'est angoissant, je n'ai rien vu de tel depuis mon arrivée en Allemagne.

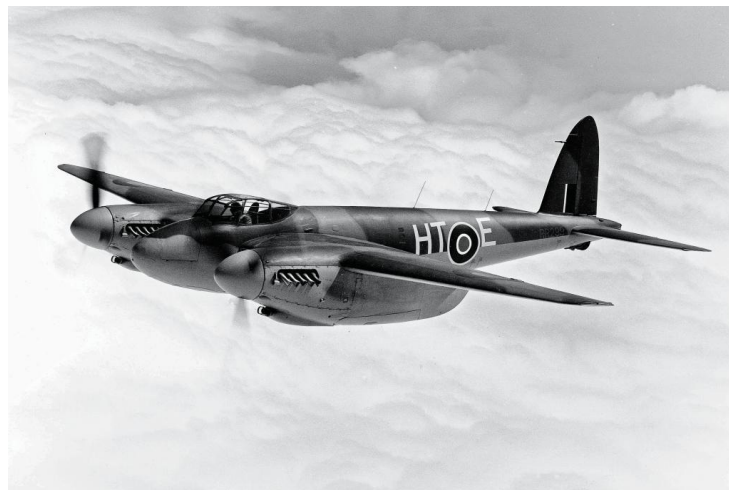
Dans la nuit du 8 au 9 septembre, une alarme nous a obligés à quitter le navire. Des bombes incendiaires ont été lâchées, et on y voyait comme en plein jour. Le matin je suis sorti pour essayer de trouver des provisions, mais c'est de plus en plus difficile, d'autant que nous avons droit à des rations en diminution. Même les pommes de terre sont rares. Et l'eau est livrée par camion-citerne.

J'ai croisé des Français dont le camp a été complètement détruit. Beaucoup sont morts. Les survivants dorment sous des plaques de tôle, car on leur refuse les abris. De retour à la péniche, nouvelle alarme, il a fallu revenir aux abris. Des bombes incendiaires sont lâchées sur l'usine de cellulose de Walldorf qui brûle, dégageant une fumée dense irrespirable. L'abri dans lequel nous nous étions réfugiés a tremblé ... et moi aussi.

Le mercredi 13 septembre, nous étions amarrés à Ludwigshafen, avant d'aller à Karlsruhe. A 10 heures, le « Hafen boot » arrive pour nous remorquer. Nous étions à peine attachés que deux « Mosquitos » surgissent, sans que l'alarme se déclenche, et nous mitraillent. J'étais sur le pont, et j'avoue que j'ai cru ma dernière heure arrivée. Mais ce n'était pas encore pour cette fois.

C'est le 18 que nous arrivons à Karlsruhe pour décharger. Des nouvelles circulent : les Russes continuent à avancer, ils auraient pris la ville de Prague. Le patron est allé prendre les ordres au bureau de Harpen. Nous devons aller à Strasbourg chercher du matériel. Que va-t-il encore m'arriver ? J'espère que le matériel en question n'est pas constitué de munitions.

Nous partons le 20, sous une pluie battante, tirés par deux bateaux, le Jupiter et le Heinrich Klein, pour aller plus vite. De chaque côté du fleuve, des soldats préparent des têtes de pont. Et c'est ainsi que passent les mois de septembre et d'octobre, sur la péniche, au milieu du fleuve, à la merci des bombes et des mitraillages, loin de notre port d'attache de Duisburg. Ce que nous souhaitons, c'est d'être le plus loin possible de la Ruhr, car c'est surtout sur cette région que sont concentrés les pruneaux.



Modèle d'avion Mosquito

Hiver 1944

La vie continue, avec toujours les bombardements, les mitraillages, les abris. Mais en plus la neige a fait son apparition, et tous les jours il faut balayer le pont de la péniche. Nous sommes en décembre et Noël approche. Je vais à nouveau passer les fêtes loin des miens.

Le ravitaillement est de plus en plus difficile. Nous recevons nos cartes d'alimentation avec retard, et il nous est difficile de trouver à manger. Les Allemands manquent de tout. C'est plutôt nous qui fournissons. En effet, lorsque les péniches transportent du charbon, les ménagères viennent en quémander, car elles n'en ont pas pour faire la cuisine et se chauffer. Les matelots qui sont à bord leur en vendent quelques seaux à prix d'or. C'est lamentable.

Un jour, alors que nous étions amarrés au milieu de fleuve, et que le ciel était calme, j'ai pris la barque pour essayer de trouver dans la ville voisine quelques denrées. J'ai cassé une rame, et le courant m'a déporté sur trois cents mètres. Au retour, j'ai « emprunté » une rame et j'ai dû pagayer à contre-courant pendant plus d'une heure avant de regagner la péniche. Malgré le froid, j'étais en sueur. Heureusement, les « Mosquitos » n'en ont pas profité pour me canarder, car je faisais une très belle cible.

Le mardi 13 décembre, nous étions à Cologne. Nous avons quitté le navire en raison d'une « gross alarm », et nous avons couché près de la gare. Je ne sais pas si c'était une bonne idée, car les stations de chemin de fer constituent des cibles pour les bombardiers. Mais les bombes n'étaient pas pour nous. J'ai réussi à acheter du pain et quelques légumes.

Le lendemain, à 7 heures trente du matin, nous partons pour Bad Salz, au sud de Coblenze. Il fait froid, et le brouillard est épais. Cela présente un avantage, les avions ne peuvent pas nous repérer. Mais notre visibilité est réduite, et nous naviguons lentement. Nous sommes incapables de tenir le plan de route. Nous n'arriverons à destination qu'au début de la semaine suivante.

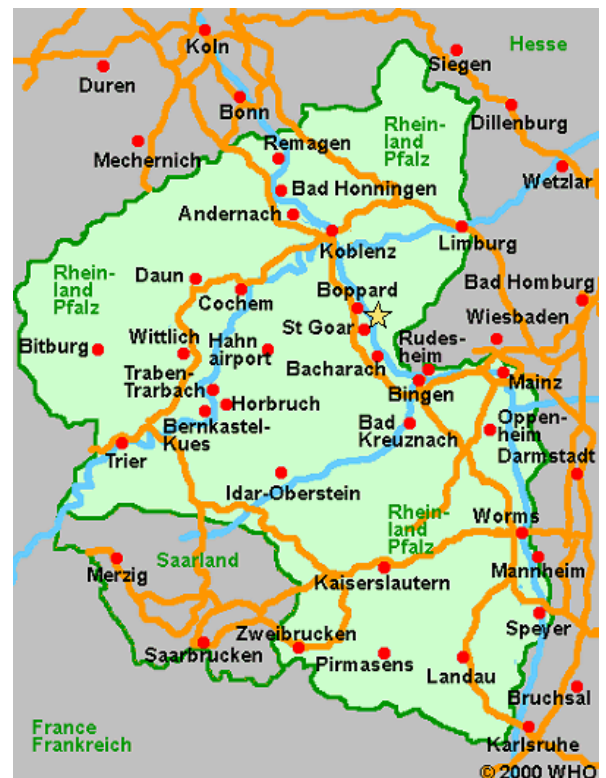
Nous avons dépassé plusieurs péniches de la Compagnie Harpen en mauvais état : la 30, la 42 et la 45. Les « Mosquitos » sont passés par là ! Jusqu'à maintenant nous avons eu de la chance, si l'on peut dire. Arrivés à Bad Salz le 18 décembre, nous avons eu leur visite et les bombes sont tombées tout près. Je n'en menais pas large ! Car en plus des bombes, pour achever le travail, ils nous ont mitraillés. Aussi, le soir, je suis monté à bord du Harpen 1 (notre remorqueur), et nous avons pris une cuite mémorable.

Les nouvelles (ou plutôt la propagande) nous annoncent que le front américain est repoussé sur cent kilomètres, d'Aix-la-Chapelle au Luxembourg, et que mille huit cent avions ennemis auraient été abattus. Pour moi, c'est trop gros pour y croire. Patience, mais que le temps est long.

Nous partons de Bad Salz et Boppard, toujours remorqués par le Harpen 1, nous remontons le Rhin. Le jeudi 21 décembre, nous sommes arrivés à Bingen. Nous sommes allés acheter quelques provisions, et nous avons vu une ville presque détruite. Tout est défoncé. Je suis allé au bureau de la Compagnie, sur place, mais personne ne peut nous donner des informations sur notre parcours, car il n'y a plus de téléphone. Alors je suis remonté à bord, et j'ai lavé mon linge. Mais j'ai les mains gelées. Heureusement, le patron vient de me payer : 172 marks, des bouts de papier.

Le lendemain 22 décembre, le matin fut calme. J'ai lavé le pont, pour m'occuper, mais tout était gelé, aussi, vers sept heures je suis allé dans ma cabine et j'ai commencé à lire un bouquin. J'étais au milieu d'un chapitre lorsque j'entendis l'alarme, puis une très forte explosion. J'éteins la bougie, ouvre la porte, et « Oh ! mein Gott !!! », les avions lancent des bombes au phosphore. Nous sautons dans la barque et nous dirigeons vers la rive, située à quatre cent mètres de la péniche. Il y eut quatre largages de bombes sur Bingerbrück, un quartier de Bingen. Apparemment, c'est la voie de chemin de fer qui est visée. Deux bateaux ont subi des dommages collatéraux et brûlent au large. Mais le nôtre est intact.

Une fois à terre, avec le « Singe », nous n'avons pas trouvé d'abris. Nous nous sommes recroquevillés contre un remblai de chemin de fer. Puis nous sommes revenus à bord. Je ne sais pas quand nous partirons. Je sens que nous allons passer Noël dans ce bled.



Noël 1944

Nous sommes le dimanche 24 décembre 1944. Où sont les beaux Noël d'antan ? Et à Saintes, quel Noël mes sœurs vont-elles passer ? Elles me croient peut-être mort, puisque je ne peux pas donner de nouvelles. Je n'en reçois pas non plus. J'ai le cafard. Je repense au repas de Noël à Duisburg, l'an dernier, avec le copain Raymond, chez mes anciens patrons. Que sont-ils devenus ? Et la petite Ozola, que lui est-il arrivé ?

Je me retrouve tout seul. Oh mon Dieu, ne permettez pas que l'on reste longtemps ici. Hier matin, alors que je faisais ma cuisine, les avions sont passés par milliers, ils ont lâché des bombes sur Coblenze et Mayence. Nous étions au milieu ... Beaucoup de bateaux ont été coulés, mais le nôtre est toujours intact.

Aujourd'hui, veille de Noël, pas de trêve pour les avions lâcheurs de bombes. Il fait très froid, il est huit heures du soir, et je reviens de l'abri après une énième alarme. Encore combien de morts d'enfants et de femmes aujourd'hui ? Encore des familles en deuil. J'estime qu'il est passé environ quatre mille avions.

Il paraît que l'avance allemande est bloquée, et que les alliés avancent sur tous les fronts. Qu'ils se dépêchent !

Je vais me préparer un repas de fête avec le peu de denrées que j'ai pu récolter. Puis j'irai dormir, si les alarmes m'en laissent la possibilité.

Drôle de Noël.

Les derniers jours de l'an 1944

Nous sommes toujours à Bingen, le 26 décembre. Hier j'ai passé la journée à me morfondre, avec un cafard monstre. Mais quand ce cauchemar va-t-il cesser ? Cela fait dix-huit mois que je navigue sur ces saloperies de péniches, dix-huit mois sans voir les miens ! Les Allemands sont fichus, on le sait, alors pourquoi résistent-ils encore ? Le Führer et ses sbires ne veulent rien lâcher. Je ne vais pourtant pas rester une autre année ici ? Car les avions continuent à passer par vagues de plus en plus nombreuses.

Le 27 décembre, à quatre heures du matin, un remorqueur nous crochète et nous filons vers Worms en passant par Mayence (Mainz). Nous nous arrêtons à Geisenheim, à quelques kilomètres de Bingen, et je vais dans un bistro où je déguste un vin fameux, et j'achète du pain sans tickets.

Le lendemain à six heures nous repartons en espérant être à Mayence le soir. Le brouillard est si épais que je ne vois pas l'avant du bateau. Nous sommes obligés de nous arrêter à plusieurs reprises car les alarmes retentissent pratiquement toutes les heures, et nous entendons passer des centaines d'avions. Les bombes tombent sur Mayence. La chance est encore avec nous. Nous serions partis un jour plus tôt, nous serions sous le déluge, et les déflagrations nous auraient jetés par-dessus bord. D'où nous sommes, nous entendons siffler les bombes et nous subissons les déplacements d'air, comme si nous étions dessous. Je vois les fusées rouges du chef d'escadrille.

Le 29 décembre, nous faisons escale à Weizeneau, un quartier de Mayence, ce qui nous permet de constater l'état des lieux. Pauvre ville et pauvres gens. Mais qu'on en finisse ! Nous avons passé la journée à décharger vingt-cinq tonnes de charbon. Nous avons eu droit à dix bouteilles de pinard, du lard, du tabac, des légumes, des cigares etc.

Le lendemain nous repartons pour Worms. Lors d'un arrêt, le patron descend à terre pour téléphoner. A 11 heures, il n'est pas encore revenu, quelle cuite il doit tenir ! Je prépare une corde pour l'attacher dans la barque à son retour, afin de l'empêcher de tomber à l'eau. Il est rentré à 15 heures, après avoir ingurgité de nombreux verres.

Nous avons donc pris du retard et ne sommes arrivés à Worms que le samedi 30 dans la nuit. Comme il faisait noir, nous avons failli défoncer le bateau. Nous ne sommes donc pas entrés dans le port, nous restons amarrés au milieu du fleuve. Il fait un froid du diable. Le Harpen 1 est à côté de nous. Je monte à bord pour retrouver un copain français. En buvant une bouteille de vin nous discutons d'un combat aérien qui s'est déroulé au-dessus de Rheindürkheim, juste avant d'arriver à Worms.

Et le 31 décembre, je suis allé au Komando, où j'ai déjeuné avec un copain. Le vin coule à flot, on en a besoin. Il paraît que les Allemands sont en déconfiture, et que les Américains font usage d'armes égales au V2.

Enfin de bonnes nouvelles.

1945

Mes derniers jours de « schiffer »

Le lundi premier janvier 1945, nous étions toujours amarrés à Worms. Je me suis levé tard, à neuf heures, car la veille nous avons eu une alarme jusqu'à cinq heures du soir. Ensuite je me suis rendu au Komando, pour dîner avec des copains, et nous sommes allés au cinéma. Je commence l'année comme un païen, car en raison des alarmes et des bombardements il n'y a pas eu d'office.

Hier, Hitler et Goebbels ont fait un discours. Mais les Allemands disent que ce n'est pas le Führer qui a parlé (?). En même temps, mille trois cents « Mosquitos » ont bombardé Berlin.

Le 2 janvier, j'étais en train d'écrire une lettre à ma famille, en espérant qu'elle parte et surtout qu'elle arrive. L'alarme sonnait depuis déjà un moment, lorsque j'ai entendu de grands bruits. J'ai ouvert la porte et j'ai vu les bombes au phosphore dégringoler. J'ai pris en vitesse mon pardessus, et je me suis réfugié dans la cave d'un café, avec des habitants du coin en panique. Cela a duré plusieurs heures. Ensuite je suis revenu au navire et j'ai terminé ma lettre.

C'est seulement le 3 janvier que l'on a commencé à décharger la péniche. Cela prend du temps, car les alertes ne cessent pas. En plus la neige continue à tomber, ce qui implique de balayer en permanence le pont du bateau. C'est ce que je faisais le vendredi 5 janvier, lorsque tout à coup je lève la tête et je vois apparaître des centaines d'avions au-dessus de moi. L'un d'entre eux lance une fusée rouge. J'ai compris qu'il fallait immédiatement déguerpir. Une vingtaine de bombes sont lâchées sur les maisons à proximité et sur la gare. Au Komando, les fenêtres et les rideaux de fer ont été arrachés.

Et tous les jours c'est la même comédie. Alarme, bombardements. Mais à ce rythme-là, combien de temps l'Allemagne va-t-elle tenir ? Dès que j'entreprends de faire ma cuisine, ça recommence. Ils doivent se donner le mot, ils doivent se dire « Celui-là, on va le faire mourir de faim ! ». Mourir de faim ou mourir sous les bombes, non merci ! Je sens que la fin de la guerre est proche, ce serait trop bête, alors que jusqu'à maintenant je m'en suis tiré.

Plusieurs fois par jour les avions passent et la DCA est impuissante. Stuttgart et Berlin ont été visés. On raconte qu'il y a 425 morts parmi les civils. Une caserne a été détruite, ainsi qu'un train de munitions et de troupes. Aux dernières nouvelles, les Anglais et les Américains avancent sur tous les fronts.

Ce n'est que le 11 janvier que nous avons terminé le déchargement de la péniche. Nous attendons un remorqueur, mais pour aller où ? Le patron n'a pas réussi à téléphoner.

Enfin, le 12 janvier, le « Ragnard » vient nous crocheter, ainsi qu'un autre navire, pour descendre le Rhin. Mais nous attendons en raison du brouillard et des alarmes.

Le lendemain, nous quittons Worms pour revenir à Bingen. Je n'aime pas trop ça. A cinq kilomètres de Worms, nous nous arrêtons car des « Mosquitos » et des « Deux queues » survolent le convoi. Nous allons à terre, mais pas d'abri, on se jette au milieu d'un champ, dans la neige, mais je n'ai pas senti le froid. Les bombes sont lâchées, et c'est Worms qui est bombardée, Worms que nous venons de quitter. Encore une fois nous avons eu de la chance. Ce que l'on voit, ce sont de nouvelles bombes, des bombes-roquettes, qui tombent en zigzag avec un bruit infernal en laissant derrière elles une trainée de fumée. C'est le port qui est visé, le port où nous étions il y a quelques heures. Mais quelques bombes sont tombées dans notre champ, à trois cent mètres de nous, nous arrosant de terre.

Lorsque tout fut terminé, nous avons repris la barque en nous disant que ce n'était pas encore pour cette fois. Les bombes ont fait des dégâts dans la population du fleuve. Des centaines de poissons ont été touchés et nous les ramassons avec une épuisette. Finalement, le Bon Dieu n'a rien fait d'extraordinaire avec son histoire de pêche miraculeuse ! La barque était pleine de poissons, nous en avons donné à tout le monde. Et les avions continuaient à tourner autour de nous. C'est de l'inconscience !

Vers quatre heures de l'après-midi, nous sommes repartis jusqu'à Gernsheim. Je suis descendu à terre, pour boire de la bière et prendre des nouvelles. On m'annonce que le port de Worms a été en partie détruit. J'ai peur pour le Komando, où j'ai laissé des copains.

Le dimanche 14 janvier à sept heures du matin, par un froid glacial, nous quittons Gernsheim pour Bingen. Nous n'avons pas navigué longtemps. Une « gross alarm » nous a obligés à stopper. Les « Mosquitos » ont tourné autour de nous. Je commence à en avoir l'habitude, mais la peur, ça ne se commande pas. Nous voyons les bombes tomber, c'est Bingen qui est visé, Bingen où nous allons.

Je profite de cet arrêt pour descendre à terre. Dans un café, je rencontre d'autres « schiffers » de la Compagnie Harpen, avec lesquels je discute devant plusieurs verres de bière. Il n'y a pas de nouvelles extraordinaires. Les alliés avancent et auraient fait dix-sept mille prisonniers, les Allemands reculent. Il paraît que le pont de chemin de fer de Cologne a sauté. Naviguer sur le Rhin devient de plus en plus dangereux, mais ça nous le savons. Presque toutes les usines sont arrêtées, il n'y a plus de charbon, et nous n'avons plus rien à charger dans nos péniches. Mais pourquoi sommes-nous encore là ?

Et les alarmes continuent, et les avions passent. Le soir, je suis allé dans un abri, puis je suis revenu sur la péniche et je me suis couché, malgré le son des sirènes et le bruit des bombes. Advienne que pourra !

Le lendemain 15 janvier, nous appareillons. Nous nous arrêtons à Winkel, juste avant Bingen. Pour le moment, tout est calme. Je vais voir s'il y a moyen d'acheter à manger. Un camarade dont la péniche a été coulée me raconte son naufrage : il a regagné la terre ferme sur une planche. Il est affecté sur un autre bateau et me raconte qu'il fait des affaires en or, car en fonction du chargement (charbon, légumes etc.) les femmes sont de plus en plus nombreuses à venir s'approvisionner. Cela démontre dans quel état est la population du Grand Reich !

Nous sommes fin janvier, et je suis toujours vivant. Je suis allé boire du vin dans un café, avec deux camarades, et nous avons fait la connaissance d'une charmante Hollandaise. Elle nous a fait monter à bord de son bateau, le Wianco, de Rotterdam, dont son père est le Shiffman. Nous avons discuté jusqu'à 12 heures 30, nous avons écouté la radio, puis je suis rentré. Je devais y revenir le soir, mais c'est au moins à deux kilomètres, il y a quarante centimètres de neige, on enfonce jusqu'aux genoux, aussi je suis resté « à la maison ».

Nous avons quand même appris que le pont de Weissenthurm-Neuvied, qui enjambe le Rhin, au nord de Coblenze a été détruit par l'aviation alliée, coupant toute circulation sur le fleuve. Certaines Compagnies ont donné quartier libre à leurs schiffers jusqu'à nouvel ordre. Mais à nous on n'a encore rien dit. Et nous n'avons plus de cartes d'alimentation.

Nous sommes toujours amarrés à Winkel, avec une passerelle qui nous permet d'aller à terre facilement. Avec deux camarades, nous avons pris la barque pour prélever du charbon sur une péniche coulée à Bingen. Nous sommes revenus chargés à ras bord, mais il neigeait, il faisait froid, nous ne pouvions plus avancer. A deux kilomètres de Winkel nous avons dû jeter la cargaison par-dessus bord. Nous ne nous sommes pas vantés de cette affaire !

On annonce que les Russes seraient à cinquante kilomètres de Berlin.

Et le 30 janvier, le Führer a proclamé, dans un discours, que la victoire était proche.

La victoire de qui ?

La libération

Février et mars 1945. Plusieurs fois par jour alarmes, avions au dessus de nos têtes, lâchage de bombes, destructions. Plus rien ne fonctionne, l'économie est à l'arrêt. J'ai toujours dans le crâne, même par temps d'accalmie, le son strident des sirènes et le vacarme épouvantable des bombes. Je crois qu'il me faudra du temps pour enlever tout ce bruit de ma caboche.

Nous sommes bloqués à proximité de Bingen, nous ne naviguons plus, car nous n'avons rien à charger. Mes principales occupations consistent à nettoyer le pont de la péniche et à trouver de quoi manger.

Un soir, lors d'un bombardement plus violent que les autres, nous n'avons pas eu le temps de nous diriger vers l'abri. Alors je me suis couché dans l'herbe, les mains sur la tête, au milieu d'autres pauvres gens terrorisés, comme moi. Le Bon Dieu doit vraiment avoir pitié de moi, car je m'en suis sorti, encore une fois. Quand tout fut fini, je me suis relevé, hébété, au milieu des morts. J'étais vivant, mais j'avais perdu mes papiers. J'ai appris, plus tard, qu'ils avaient été retrouvés et que la Croix Rouge, me croyant mort, avait prévenu mes sœurs de mon décès.

Puis, curieusement, avec l'arrivée du printemps, les bombardements se sont espacés et sont devenus plus ciblés. Et ils ont cessé. Nous avons vu arriver les soldats américains, et nous avons été libérés.

J'ai été confié aux Autorités françaises, et il a fallu que je réponde à des questionnaires pour prouver mon identité. C'est ainsi que le 10 avril 1945 je me suis trouvé à Paris, gare d'Austerlitz. Le lendemain matin, à huit heures, départ pour Saintes. Le Ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés m'offrait, gracieusement, mon billet de retour.

Il est difficile de vous décrire les retrouvailles avec mes sœurs. Ce furent des rires, de la joie et des pleurs. Je retrouvais enfin, après presque deux années d'absence, le magasin et la rue Berthonnière.

Puis ce fut le 8 mai, la fin du conflit. Enfin ! Des fêtes furent organisées pour célébrer cet événement. J'y fis la connaissance d'une jeune fille prénommée Blanche. C'était une amie de mes sœurs, elle faisait partie, comme elles, de la « Jeunesse Ouvrière Chrétienne », les JOC.

Le soir, allongé sur mon lit, j'ai demandé à mes sœurs des précisions sur cette jeune fille. En entendant mes questions, je les ai entendues pouffer, elles se moquaient gentiment de moi. Elles avaient compris que j'étais amoureux.

C'est le 29 septembre 1945 que nous nous sommes mariés, à l'Abbaye aux dames à Saintes.





Épilogue

J'ai continué mon métier de plombier. En même temps, j'ai aidé mon cousin Pierre, qui venait d'être nommé à la paroisse de Saint-Bris des Bois, à réparer la sacristie pour lui donner plus de confort, et redresser le coq du clocher. Auparavant, j'ai été réquisitionné pour participer au déblaiement des rues de Royan, en raison du bombardement qui a détruit la ville.

Plus tard, en 1950, je reçus de Maître André Maudet, le maire de Saintes, la médaille commémorative de la guerre 1939-1945 au titre de la défense passive.

Mais c'est l'année 1947 qui nous apporta une grande joie. Le 29 juillet, est née une petite fille. Nous l'avons appelée Anne-Marie, comme la sœur de Pierre, notre Annette, qui était à ce moment-là si malade que nous pensions qu'elle allait mourir*.

Quelques jours après la naissance, nous étions au mois d'août 1947, je surveillais le bébé dans son landau, sur le trottoir, devant le magasin. Je vis venir, du fond de la rue Berthonnière, un homme avec une belle moustache qui tenait par la main un petit garçon. C'était Goulebenéze. Nous nous connaissions, car nous étions presque voisins.

Il s'arrêta, et me complimenta pour la naissance de ma fille. Puis il me dit :

« Je vous présente mon petit-fils. Il s'appelle Pierre. Vous ne trouvez pas qu'il a *moun euil* ? ».

Le petit garçon s'approcha du landau, regarda le bébé, puis revint vers son grand-père.

J'étais loin de me douter que, vingt ans plus tard, il deviendrait mon gendre.

* En réalité elle est morte à l'âge de 90 ans. Elle disait à sa nièce Anne-Marie : « Tu te rends compte, si je m'étais appelée Cunégonde ? ».



Yves en 1975

Le Boutillon de la Mérine

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maître Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maître Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fils à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook :

<https://www.facebook.com/journalboutillon>